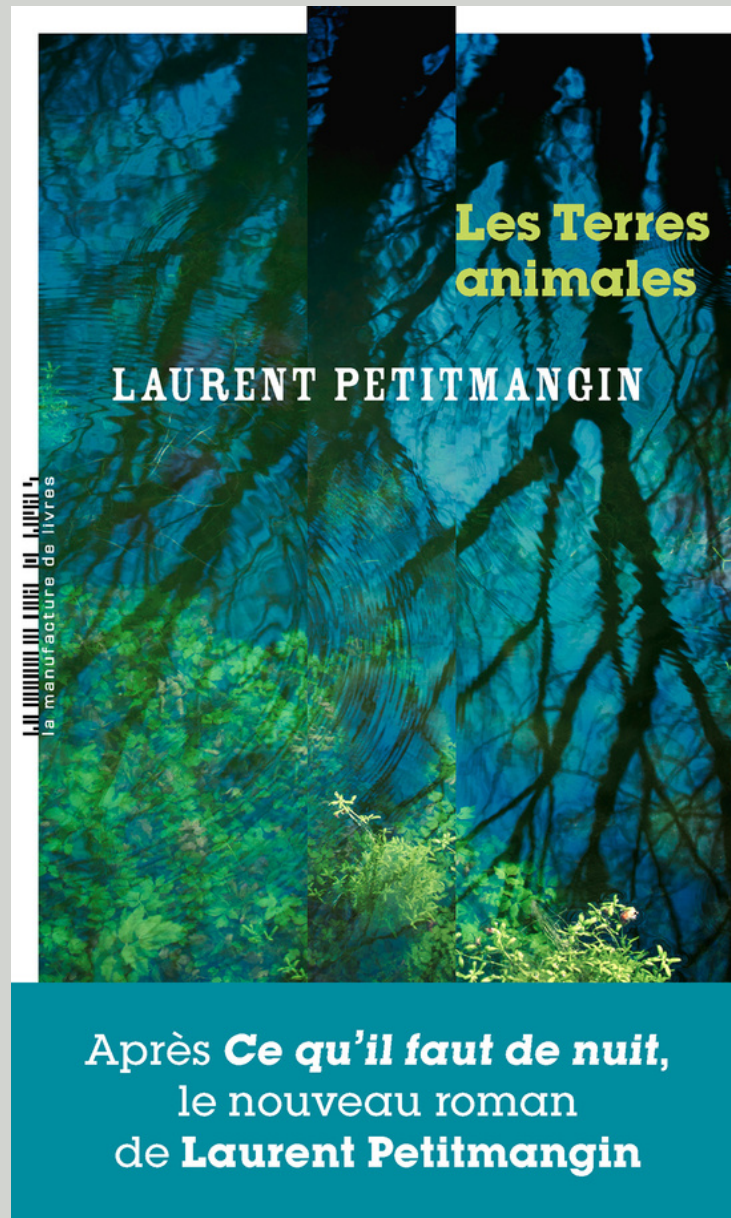


Revue de presse
Les Terres animales, Laurent Petitmangin



la manufacture de livres

Contact presse :
Flora Moricet : 06 67 68 80 95
flora.moricet@lamanufacturedelivres.com



l'été des livres



Parmi les têtes d'affiche (de gauche à droite) : Wole Soyinka, Alice Renard, Mathias Enard et Han Kang. GLEN GRATTY, PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA OPALE. MARC MELKI, PHILIPPE MATSAS/OPALE

Rentrée littéraire, avant-goût

Plus de 450 romans paraissent d'ici aux prix littéraires de l'automne : panorama, tendances et auteurs attendus. Une actualité éditoriale dont « Le Monde des livres » rendra compte, sur 12 pages, dès la semaine prochaine

Voici revenue, teintée d'espoir et de fébrilité, la rentrée littéraire, dans un contexte général mouvementé, marqué par l'inflation et un prix du papier toujours élevé. Pèsent également les inquiétudes liées au risque de concentration dans l'édition : pour racheter Hachette, Vivendi, contrôlé par Vincent Bolloré, doit se séparer d'Editis, en passe d'être racheté par le Tchèque Daniel Kretinsky, par ailleurs premier Éactionnaire de la Fnac et actionnaire indirect du Monde.

Selon le magazine professionnel *Livres Hebdo*, le nombre de publications recule de 5 % par rapport à l'an dernier. Entre août et octobre paraîtront 466 romans français et étrangers. Sur les 321 romans français, 74 sont des premiers romans (contre 90 en 2022).

Comme chaque année, la rentrée compte ses auteurs très attendus. Amélie Nothomb fait du vol des oiseaux une métaphore de l'écriture (*Psychopompe*, Albin Michel) ; Eric Reinhardt dresse le portrait d'une femme abîmée (*Sarah, Susanne et l'écrivain*, Gallimard) ; Mathias Enard dissèque la façon dont la guerre s'insinue dans les consciences (*Désert*, Actes Sud) ; Laurent Binet signe un roman historique épistolaire (*Perspective(s)*, Grasset) ; Pascal Quignard explore un passé en mouvement dans *Les Heures heureuses* (Albin Michel) ; Patrick Deville bâtit une fresque indienne (*Samsara*, Seuil) ; Sorj Chalandon relate une évasion (*L'Enragé*, Grasset) ; Thomas B. Reverdy décrit une révolte dans un lycée de banlieue (*Le Grand Secours*, Flammarion) ; Carole Fives raconte une mort programmée (*Le Jour et l'Heure*, JC Lattès)...

Parmi les 145 écrivains traduits, on peut citer Salman Rushdie, qui imagine une ville où femmes et hommes sont égaux (*La Cité de la victoire*, Actes Sud) ; Louise Erdrich, qui campe une Amérindienne se réinventant après la prison (*La Sentence*, Albin Michel) ; Joyce Maynard, qui donne une troisième chance à son héroïne (*L'Hôtel des Oiseaux*, Philippe Rey) ; Wole Soyinka

décrivant la corruption du Nigeria (*Chroniques du pays des gens les plus heureux du monde*, Seuil) ; Han Kang évoquant un massacre de civils durant la guerre de Corée (*Impossibles adieux*, Grasset)...

En attendant que « Le Monde des livres » en rende compte, dès le 24 août, voici quelques lignes de force de cette saison littéraire.

En attendant le déluge

Cette année, la nature est plus qu'un thème. Elle prend voix et passe à l'action, véritable hold-up narratif. Avec *Le Jour des caméléons* (Grasset), Ananda Devi fait parler l'île Maurice à la première personne – reptiles et moineaux préfigurent sa colère. Les animaux sont aussi les témoins de ce rappel à l'ordre dans *Chaleur humaine*, de Serge Joncour (Albin Michel). *Et vous passerez comme des vents fous*, de Clara Arnaud (Actes Sud), fait coexister hommes et ours. Dans *La Foudre*, de Pierrick Bailly (P.O.L), les lynx sont les vigies du récit, quand *Etraves*, de Sylvain Coher (Actes Sud), est une odyssée au cœur des eaux qui montent.

Se pose de façon aiguë la question de la survie des humains. Pour souligner l'urgence, plusieurs textes se situent dans un futur proche, entrelaçant menaces écologique et sociétale, tels *La Peau sur la table*, de Marion Messina (Fayard), *Bain de boue*, d'Ars O' (Le Sous-sol), ou *Les Terres animales*, de Laurent Petitmangin (La Manufacture de livres), qui enferme ses personnages dans une forêt contaminée par un accident nucléaire, un risque que traverse aussi *Le Premier Combat*, d'Yves Bichet (Le Pommier).

Donner voix aux femmes

Comment, pour les femmes, se réapproprié le langage, faire des mots des actes – devenir récit ? *La Colère et l'Envie* (Héloïse d'Ormeson), premier roman d'Alice Renard, 21 ans, est la quête d'une langue qui n'appartienne qu'à son héroïne. Dans *Triste tigre*, Neige Sinno (P.O.L) expérimente une posture textuelle qui s'extrait de la dialectique victime-bourreau. Pour celle qui, abusée

par son beau-père, interviewe son propre « je », l'enjeu est d'inventer une énonciation tierce.

Avec *Veilleuse du calvaire* (Actes Sud), Lyonel Trouillot pose la question : que les femmes font-elles de ce que le monde fait d'elles ? *Pauvre folle*, de Chloé Delaume (Seuil), construit une passerelle entre féminismes collectif et individuel, quand la jeune fille du *Grand Feu*, de Léonor de Récondo (Grasset), épand son âme dans un violon vénitien du XVII^e siècle.

Écriture au carré

Écrivain, lecteur, personnage – l'aventure littéraire est une relation triangulaire. *Sarah, Susanne et l'écrivain*, d'Eric Reinhardt (Gallimard), déplie les liens intangibles entre l'auteur et ses lecteurs. *Comédie d'automne*, de Jean Rouaud (Grasset), dévoile les arcanes de l'édition.

Franck Courtès, quant à lui, met à nu, dans *A pied d'œuvre* (Gallimard), l'envers du décor : choisir le métier d'écrivain l'a contraint à en exercer d'autres pour gagner sa vie. Dans *Malgré toute malice*, de Jérémie Fel (Rivages), la violence de l'Afrique du Sud fait ressortir celle du monde de l'édition parisienne. Écrire, c'est aussi raconter les livres que l'on n'écrira pas, comme le fait Laurent Rivelaygue, sous la forme d'une enquête humoristique, dans *Il faut toujours envisager la débâcle* (Calmann-Lévy).

Fictions de soi

Roman intimiste, autofiction ou autobiographie, la frontière entre imaginaire et fictionnalisation de la matière biographique se fait toujours plus ténue. Écrire, avance Amélie Nothomb dans *Psychopompe* (Albin Michel), c'est s'élever par les mots. *Le Plus Court Chemin*, d'Antoine Wauters (Verdier), descend dans le silence, quand *Le Vieil Incendie*, d'Elisa Shua Dusapin (Zoé), renoue le dialogue entre deux sœurs.

L'Enfant dans le taxi (Minuit), de Sylvain Prudhomme, conte l'histoire d'un fils caché – mise en voix d'une famille augmentée. Richard Morgiève soustrait un garçonnet du carcan de la bourgeoisie versaillaise dans *La Fête des mères* (Joëlle Losfeld). Nathacha Appanah transforme en récit le numéro d'immatriculation de ses grands-parents, Indiens forcés à travailler sur l'île Maurice à la fin du XIX^e siècle, redonnant ses couleurs à *La Mémoire délavée* (Mercure de France).

L'enquête intime peut se faire ludique : Jean-Philippe Toussaint

**PARMI LES AUTEURS FRANCOPHONES
DE CETTE RENTRÉE SE SIGNALENT
AMÉLIE NOTHOMB, ÉRIC REINHARDT,
LAURENT BINET, PASCAL QUIGNARD
OU PATRICK DEVILLE**

géométrise son enfance sur *L'Echiquier* (Minuit); *Que ferais-je à ma place ?* (Flammarion) joue la vie de Charly Delwart au coup de dés. C'est aussi une géographie subjective: dans *Le Château des Rentiers* (L'Olivier), Agnès Desarthe fait tourner ses souvenirs familiaux autour d'une tour, à Paris. Dominique Fabre part sur les traces de son enfance autour de la *Gare Saint-Lazare* (Fayard), explorant la mémoire affective des lieux. *La Nuit imaginaire*, d'Hugo Lindenberg (Flammarion), est l'élucidation d'un suicide.

Sentiment amoureux

Parmi ces voyages intérieurs, les vicissitudes du désir forment un sous-genre. L'idylle en forme de cri du premier roman de Clément Camar-Mercier, *Le Roman de Jeanne et Nathan* (Actes Sud), qu'une cure de désintoxication réunit, leur rend leur humanité. L'héroïne de *Sauvage*, de Julia Kerninon (L'Iconoclaste), invente une gastronomie neuve dès qu'elle s'éprend d'un homme.

FONT PARTIE DES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS ATTENDUS SALMAN RUSHDIE, ZERUYA SHALEV, WOLE SOYINKA OU KARL OVE KNAUSGAARD

Western, de Maria Pourchet (Stock), fait de la rencontre une joute verbale. *Formol*, d'Hadia Decharrière (Alma), ausculte la relation hypnotique qui lie un médecin légiste à sa thérapeute, quand *Les Alchimies*, de Sarah Chiche (Seuil), conte aussi l'enquête d'une légiste, sur les traces du crâne de Goya, et retrace les amours très libres de ses parents.

Guerre

Effet de celle que livre la Russie à l'Ukraine? Nombreux sont les romans travaillés par les guerres. *La Troisième Main* (P.O.L) du héros d'Arthur Dreyfus pose la question du même et de l'autre. Dans *Déserteur*, de Mathias Enard (Actes Sud), la guerre est partout en contrechamp. *Les Ciels furieux*,

d'Angélique Villeneuve (Le Passage), raconte vingt-quatre heures de la vie d'une petite fille, à l'est de l'Europe: à la destruction extérieure répond la prégnance de son univers intérieur. La transmission d'un violoncelle permet à Akira Mizubayashi de dénouer, dans *Suite inoubliable* (Gallimard), un écheveau de destins. Avec *Veiller sur elle* (L'Iconoclaste), Jean-Baptiste Andrea déroule la geste d'un sculpteur sur un demi-siècle d'histoire, et Denis Dercourt celle d'*Evreux* (Denoël), de 1944 à 2020. La littérature, ou comment faire du passé et du futur un présent à interroger. ■

JULIETTE EINHORN

Lire un panorama plus complet encore sur Le Monde.fr/livres



LIVRES/

Rentrée littéraire

Six écrivains en quête de futurs

Celeste Ng, Emily St. John Mandel, Lilia Hassaine, Laura El Makki, Karim Miské et Laurent Petitmangin illustrent les déchirements du monde avec des fictions dystopiques et post-apocalyptiques.

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Si les écrivains n'ont pas leur pareil pour décrypter et sentir l'évolution des sociétés et l'avenir de la planète, alors nous pouvons redouter le pire. Ils sont nombreux en cette rentrée littéraire à avoir choisi la dystopie et le post-apocalyptique, parfois même

sans le décider au départ, comme certain(e)s nous l'ont confié, preuve que l'inconscient ne cesse jamais de travailler. Une façon peut-être de conjurer le sort, de se rassurer en couchant sur le papier des angoisses larvées ou lancinantes, peut-être aussi une façon de témoigner de l'état du monde et de ses dérives. On sent que la pandémie est passée par

là, réveillant des terreurs que l'on croyait oubliées et montrant que l'inimaginable reste toujours possible. Sans compter ces peurs qui nous hantent au quotidien, la montée de l'extrême droite ou du populisme aux Etats-Unis comme en Europe, sur fond de dérèglement climatique et d'interrogations sur la

viabilité de la planète. Méfiance de l'autre, racisme, transparence, surveillance généralisée, guerre civile entre milices d'extrême droite et d'extrême gauche, rébellion de la nature face à l'homme, catastrophe nucléaire, tels sont les principaux thèmes abordés par l'Américaine Celeste Ng, la Canadienne Emily St. John Mandel, les Français(e)s Lilia Hassaine, Laura El Makki, Karim Miské et Laurent Petitmangin dans des romans qui ont l'immense mérite de nous pousser à regarder notre environnement et aussi l'actualité sous un autre angle. Car tous sont plausibles, tous plongent leurs racines dans les déchirements actuels du monde.

Celeste Ng, crise et rejet de l'étranger

Avec *Nos cœurs disparus* (Sonatine), Celeste Ng nous immerge dans une Amérique pas si lointaine où tout citoyen de culture étrangère est considéré comme suspect. Et surtout les Asiatiques, accusés d'être responsables de la terrible crise qui ronge le pays. «*Les économistes ne se mettraient jamais complètement d'accord sur les raisons de cette crise*, écrit-elle. [...] *Avec le temps, beaucoup ressortiraient de vieilles rivalités, cherchant à qui faire porter le chapeau ; au bout de quelques années, ils s'accorderaient pour désigner la Chine, ce perpétuel et menaçant péril jaune. Ils verraient sa main derrière chaque échec et fracture de la Crise.*»

Dans cette Amérique-là, tout le monde se surveille et les livres considérés comme séditionnels sont peu à peu retirés des bibliothèques. A commencer par ceux de la poétesse d'origine chinoise Margaret Miu, dont le recueil, *Nos cœurs disparus*, est devenu un cri de révolte et de ralliement face au PACT («*Preserving American Culture and Traditions Act*») que chacun se doit de

respecter sous peine d'être arrêté et parfois de disparaître corps et âme. Margaret Miu, du jour au lendemain, s'est évaporée, ses recueils ont été détruits par les autorités, et son fils Bird, qui ne l'a connue que quelques années, ne parvient pas à l'effacer de sa mémoire malgré les efforts de son père, qui l'élève seul et n'aborde jamais ce sujet. Le souvenir d'un conte qu'elle lui lisait le soir va le conduire dans une bibliothèque, et, de rencontre en rencontre, un lien va se tisser et le mener à sa mère. «*Ce roman n'est pas autobiographique mais il est parti de quelque chose d'autobiographique*, nous a expliqué Celeste Ng depuis les Etats-Unis. *Je suis une Américaine asiatique, mon mari est blanc, notre fils est donc multiracial. Que peut-on lui dire sur ce sujet ? Comment gère-t-on ça ?*» On se souvient de la façon dont les Asiatiques étaient montrés du doigt pendant la pandémie, provoquant des poussées de racisme dans les pays occidentaux.

Nos cœurs disparus est aussi une ode à la fonction d'éveil et de puissance réparatrice des livres, notamment ceux que l'on nous lit enfants ou que l'on découvre à l'adolescence. «*J'ai commencé à lire très jeune, à l'âge de 2 ans, comme mon fils. J'ai gardé certains des livres de mon enfance, ils m'ont beaucoup marquée, je dirais même forgée. Je pouvais, au gré de mes lectures, rencontrer une sorcière ou une fée et je me disais que si ce personnage est courageux, je peux l'être aussi. Cette relation entre Bird et sa mère m'est donc venue spontanément. Je me suis demandé ce qui se passerait si une mère voulait essayer d'agir sur le monde alors que son fils ne le peut pas.*» L'actualité semble à ce point s'accélérer que, le temps d'écrire ce livre, Celeste Ng a vu la réalité rattraper la fiction. «*Dans certains Etats, on parle de retirer certains livres des bibliothèques, notamment ceux ayant trait à*

l'esclavage, et à la frontière des Etats-Unis il arrive qu'on sépare les parents de leurs enfants.» Pour l'autrice, le retour de Donald Trump est une possibilité bien réelle. «*C'est une sensation incroyable d'avoir peur de son propre pays, d'être effrayée par son propre drapeau. C'est exactement ça que j'ai voulu raconter dans ce roman.*» On en ressort bouleversée par cette vision du monde et surtout par le personnage de cet enfant prêt à tout pour retrouver les mots et la chaleur de sa mère.

Emily St. John Mandel, voyage dans le temps

La Canadienne Emily St. John Mandel a elle aussi été considérablement marquée par la pandémie, qu'elle a traversée à New York avec son mari (dont elle est séparée depuis) et sa fille. «*On avait l'impression que cela ne finirait jamais, on ne pouvait pas voyager, la peur de la mort était vraiment là*», nous a-t-elle confié lors d'un passage à Paris en juin. Des sensations que l'on retrouve quasi à chaque page de son nouveau roman, *la Mer de la Tranquillité* (Rivages), qui nous transporte de 1912 à 2401. Pour être honnête, nous n'avons rien compris à la première partie et avons été exaltée par la seconde au point d'avoir eu envie de relire le début pour rabouter tous les liens. Une fois compris de quoi il retourne, c'est génial.

L'autrice du fabuleux *Station Eleven* (Rivages, 2016) a voulu raconter un voyage dans le temps à sa manière. «*Songe à quel point les hologrammes et la réalité virtuelle ont évolué, ne serait-ce que ces dernières années*, explique une des héroïnes. *Si nous sommes aujourd'hui en mesure de créer des simulations de la réalité tout à fait convaincantes, imagine ce que donneront ces simulations dans un siècle ou deux. Dans l'hypothèse de simulation, l'idée est que nous ne*

pouvons pas exclure la possibilité que la réalité ne soit qu'une simulation.» Une idée vertigineuse. On sent qu'Emily St. John Mandel est à la fois travaillée par la fin du monde et aussi par cette envie de s'échapper qu'elle a ressentie seconde après seconde lors du confinement. Elle s'est d'ailleurs glissée dans le roman, un des personnages, Olive, étant une écrivaine de polars. Et celle-ci, dans le livre, l'affirme : «*Je voulais simplement écrire une histoire située le plus loin possible de mon appartement.*» Olive est menacée par la pandémie alors qu'elle assure une tournée de promotion de son nouveau livre, elle est censée en mourir mais c'est compter sans le personnage de Gaspéry qui, touché par la figure de cette femme restée célèbre des centaines d'années après sa mort, va vouloir tout tenter pour remonter le temps et la sauver. «*Pour imaginer le futur, je laisse mon imagination se balader, c'est ça le plaisir de la science-fiction. L'intelligence artificielle, je trouve ça à la fois excitant et angoissant, c'est plein de potentiel,* explique Emily St. John Mandel. *On a l'impression qu'elle va assurer les boulots les plus intéressants mais peut-être va-t-elle s'emparer des tâches les plus ennuyeuses et laisser les autres aux humains ?*» Celeste Ng, qui a lu *la Mer de la Tranquillité* à sa sortie aux États-Unis (il a déjà été acheté par vingt-trois pays), y a trouvé beaucoup de points communs avec le sien : «*Ils traitent tous deux de l'interaction entre l'individu et la société.*»

Lilia Hassaine, derrière les baies vitrées

Le roman de Lilia Hassaine, *Panorama* (Gallimard), est bien plus carré. Un régal de lecture, surtout pour qui aime les polars, même s'il sort dans la célèbre collection blanche. On est en 2049 et la France a basculé dans l'ère de la Transpa-

rence après que le pays a été le théâtre de soulèvements violents. Tout a commencé par un homme qui a voulu se faire justice lui-même, provoquant des envies de représailles qui ont poussé des centaines de victimes à se venger de leurs bourreaux, période qui restera comme «*la semaine de la vengeance*».

Depuis, «*la société s'est muée en un immense open space*». Les maisons sont faites de baies vitrées qui permettent aux voisins de suivre seconde après seconde leurs faits et gestes respectifs. Voici ce que dit l'architecte de ces «*maisons-vivariums*» : «*Ma plus grande fierté [...], c'est l'héritage que je vais laisser à ma fille. Un monde moins dangereux, où elle pourra sortir le soir sans craindre de se faire agresser... un monde où les hommes, ces êtres répugnants, ne pourront ni la violer, ni la battre dans l'intimité.*» On ne cache plus rien, les conjoints ne décourent plus, ils rentrent chaque soir à la même heure. «*Nos amis virtuels, ceux qui nous ressemblent et partagent nos opinions, sont devenus nos voisins. Le vivre-ensemble a cédé la place au vivre-ensemble entre soi.*»

Dans ce monde soudain pacifié, où le crime a été éradiqué, une famille disparaît du jour au lendemain, un couple et leur fils Milo, sans que personne n'ait rien vu. Une commissaire de police, Hélène («*Je n'étais plus policière – terme jugé péjoratif – mais gardienne de protection*»), va se lancer à leur recherche essayant de fouiller au-delà des apparences et de la perfection, et ce qu'elle va découvrir n'est pas beau à voir. «*Le déclic est venu un jour où j'ai aperçu un showroom qui montrait un salon derrière des baies vitrées. Très vite j'ai eu l'idée d'une société de la transparence totale, dans laquelle on ne peut disparaître, et j'ai eu envie d'utiliser les codes du polar, je n'aime pas être prévisible,* nous a expliqué Lilia Hassaine à Paris, où elle vit.

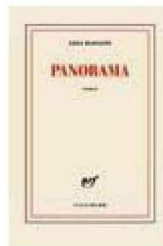
Cela a infusé lors du confinement. Comme toute valeur utopique, la transparence peut devenir dangereuse.» De fait, ce roman à la construction parfaite est une charge accablante contre nos sociétés où chacun dévoile énormément de lui-même, notamment via les réseaux sociaux, tout en restant très méfiant de l'autre.

Laura El Makki, le monde à l'arrêt

Avec *Combien de lunes* (Les Escales), le premier roman de Laura El Makki, on passe dans un tout autre univers. Un jour, en pleine campagne, le soleil ne se lève pas. Le troupeau d'un des héros de ce texte choral prend la fuite et disparaît, les horloges ne fonctionnent plus, les téléphones s'éteignent, les voitures ne démarrent pas. Comme si l'univers avait cessé de tourner. Quelqu'un pense aux romanichels, ce sont forcément les coupables. Puis on se rabat sur cette femme étrange, qui vit en retrait, que certains prennent pour une sorcière car elle n'est pas comme les autres. Aurait-elle jeté un sort au ciel ? La jeune Anna, qui vient de découvrir l'amour, note que la lune est plus grande que d'habitude. «*Pour elle, l'idée de l'apocalypse avait été fabriquée pour faire peur aux gens, pour les forcer à vivre, il leur fallait une histoire qui les* **Suite page 18**

«J'ai eu l'idée
d'une société de
la transparence
totale, dans
laquelle on ne peut
disparaître, et j'ai
eu envie d'utiliser
les codes du polar.
Cela a infusé lors
du confinement.»

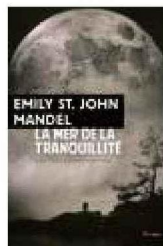
Lilia Hassaine



LILIA HASSAINE

PANORAMA

Gallimard, 236 pp., 20 €
(ebook: 14,99 €).



EMILY ST. JOHN MANDEL

LA MER DE LA
TRANQUILLITÉ

Traduit de l'anglais
(Canada) par Gérard de
Chergé, Rivages, 300 pp.,
22 € (ebook: 16,99 €).



CELESTE NG

NOS CŒURS DISPARUS

Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Julie
Sibony, Sonatine, 373 pp.,
23,50 € (ebook: 16,99 €).



Centrale nucléaire de Sellafield, dans le comté de Cumbria en Angleterre, dans les années 1990. PHOTO PETER MARLOW. MAGNUM

Suite de la page 17 mette en mouvement, leur fasse éprouver l'inutilité des conflits, les heures périssables, l'urgence d'aimer. Et puis elle avait observé Pierre compter les séismes chaque année, sans en omettre un seul, voir leur nombre croître, les éruptions volcaniques, le tremblement et la fonte des pôles, le vent qui souffle des villes entières, les gens flottant sur des radeaux.»

Portée par une écriture magnifique, l'apocalypse selon Laura El Makki est une sorte de nuit en clair-obscur plongée dans le silence, comme si la planète était revenue aux premiers instants. «C'est une nuit métaphorique, une histoire que je me raconte à moi-même depuis quelque temps,

d'un monde qui s'arrête et d'hommes et de femmes livrés à eux-mêmes, nous a-t-elle dit. Cela m'a été inspiré par le Covid. Le monde s'arrête, on ne sait pas quoi faire et on cherche un responsable. On est toujours tenté, face à l'inexplicable, de se raconter des histoires.» Elle dit être sensible à ces moments suspendus où la vie échappe à la raison, où l'on découvre que les autres ne sont pas tels qu'on les voit, où la peur peut nous entraîner à commettre des actes qui nous dépassent.

Karim Miské, dans Paris embrasé

Retour en ville avec *la Situation* (Les Avrils), de Karim Miské, qui se projette en 2030 –c'est-à-dire demain–

dans l'Hexagone. Nous l'avons lu alors que les banlieues s'embrasaient et, objectivement, c'était troublant. L'intrigue se déroule dans un Paris divisé géographiquement entre milice d'extrême droite et coalition de gauche, au sein de laquelle figurent les désormais incontournables «islamo-wokistes». Le héros se nomme Kamel Kassim, largement inspiré de Karim Miské (même père mauritanien), et il est assez drôle, un trouillard de première qui ne le cache pas, ce qui le rend plutôt sympathique, d'autant qu'il a beaucoup d'humour. Il vit à Belleville, calfeutré chez lui jusqu'au jour où une attaque meurtrière dans le café où sa meilleure amie était parvenue à l'entraîner le pousse à s'impliquer

dans la bataille. Et là s'engage un long périple à travers Paris et sa banlieue pour gagner un endroit où il sera à l'abri. Mais rien ne se produit comme prévu, le pays est si fracturé qu'il risque sa peau tous les cent mètres, butant sur les checkpoints où il essuie des tirs nourris. Toutes les décennies passées défilent et notamment les événements qui ont conduit à cet embrasement, à commencer par la paupérisation des banlieues et leur abandon par une classe politique dévorée par les ambitions personnelles. *«Le pouvoir rend fou, dit un de ses héros. L'hubris, le fantasme de toute-puissance. Tu arrives au sommet et tu te crois l'égal des dieux. Mais ce qui te rend fou, en réalité, c'est que tu es tout petit et que tu vas mourir comme les autres.»*

On y trouve aussi des phrases chocs comme *«la paix, ça ressemble à des bourgeois qui font la queue pour des gâteaux»* ou *«Florence m'avait donné le goût de la vie et puis elle était partie avec»* ou encore *«se venger, c'est comme aller chez McDo. Sur le coup, tu crois être satisfait mais après, t'as la gerbe»*. Karim Miské, grand prix de littérature policière en 2012 pour *Arab Jazz* (Viviane Hamy), a construit son intrigue comme un polar trépidant mais c'est aussi une réflexion sur les fractures de la société française. *«Ce thème me trottait dans la tête depuis longtemps, nous a-t-il expliqué. J'avais cette image mentale de deux personnes avançant vers un barrage de miliciens à Belleville. Et puis il y a eu les élections législatives, tout le monde parlait d'une France coupée en trois, j'ai regardé une carte et j'ai cru voir les lignes de front. J'ai repris mes deux personnages qui marchaient vers le barrage et j'avais le début de mon roman. Mon héros est hanté par cette question : comment sauve-t-on sa peau dans une telle situation ? Comment reste-t-on un être humain digne à ses propres yeux ?»*

Laurent Petitmangin, l'accident nucléaire

Laurent Petitmangin, lui, nous emmène avec *les Terres animales* (La Manufacture de livres) dans un drôle d'endroit, totalement indéterminé, où vient de se produire une catastrophe nucléaire. Après l'accident il a fallu évacuer et condamner la zone à cause des radiations persistantes. Seuls cinq ami(e)s sont restés, trop attachés au lieu pour le quitter. *«On pourrait croire qu'il est facile de se sauver, la zone est immense, tout un massif, raconte l'un d'eux. Immense mais électriée sur tout son pourtour, et gardée. Par des hommes et des drones qui nous survolent sans répit et collectent chaque jour l'intégralité de nos faits et gestes. On a essayé de les dézinguer ces putains de drones, mais ils sont plus vifs que des étourneaux. Et ils volent si haut. Il paraît qu'il y a des tirs automatiques, comme jadis à Berlin, je ne veux même pas y croire. De toute façon, ce n'est pas mon problème, je n'ai aucune envie de sortir, je suis là pour durer, aussi longtemps que mon corps le voudra.»*

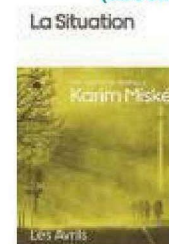
Ces cinq ami(e)s se raccrochent à l'équilibre qu'ils ont bâti de bric et de broc mais celui-ci va voler en éclat quand l'une d'entre eux va tomber enceinte. Bizarrement, Petitmangin, dont on se souvient du formidable premier roman *Ce qu'il faut de nuit* (2020), prix Femina des lycéens, n'a pas eu l'impression d'écrire un livre post-apocalyptique ni même sombre alors que, magnifiquement écrit, il vous laisse une triste impression de délabrement. *«Ce qui m'intéressait, c'était ces cinq amis qui essaient d'inventer quelque chose dans un lieu dont ils ne peuvent pas sortir»*, nous a-t-il dit. Sa méfiance vis-à-vis du nucléaire a fait le reste. Et sans doute aussi sa peur de l'avenir, si l'on en croit la fin de l'histoire. ◆

«J'avais cette image mentale de deux personnes avançant vers un barrage de miliciens à Belleville. Et puis il y a eu les élections législatives, tout le monde parlait d'une France coupée en trois.»

Karim Miské



LAURA EL MAKKI
COMBIEN DE LUNES
Les Escales, 160 pp., 20 €
(ebook: 13,99 €).



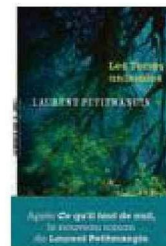
KARIM MISKÉ
LA SITUATION
Les Avrils, 256 pp., 22 €.



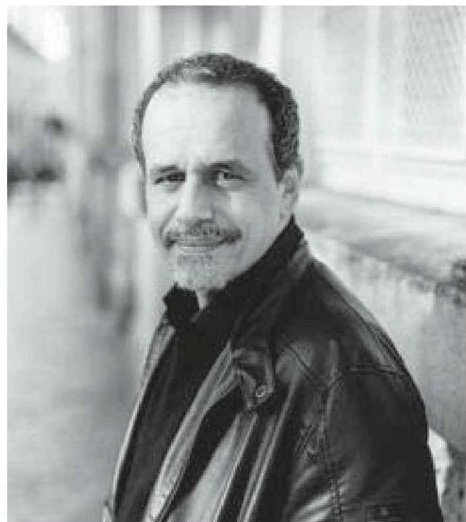
Laura El Makki. PHOTO PHILIPPE MATSAS.
LES ESCALES



Celeste Ng. PHOTO KIERAN KESNER.
SONATINE



LAURENT PETTMANGIN
LES TERRES ANIMALES
La Manufacture de livres,
224 pp., 18,90 €
(ebook : 10,99 €).



Karim Miské. PHOTO CHLOÉ VOLLMER.
LES AVRILS



Lilia Hassaine. PHOTO FRANCESCA
MANTOVANI. GALLIMARD



Emily St. John Mandel. PHOTO SARAH SHATZ. RIVAGES



Laurent Petitmangin. PHOTO PASCAL ITO. LA MANUFACTURE DE LIVRES

Rentrée littéraire : quels sont les noms les plus attendus ?

Comme chaque année, le monde de l'édition est en ébullition. En cause : la rentrée littéraire. Resserrée, période de crise oblige, mais riche.

Par Elise Lépine



Publié le 19/08/2023 à 16h46



🕒 Temps de lecture : 4 min

La température a beau être caniculaire, les soirées encore longues et les plages fréquentées, l'heure de la rentrée a sonné pour les écrivains et leurs éditeurs. Fait marquant, ils sont moins nombreux à publier cette année : la production globale « baisse de 5 % et s'établit à 473 romans français et étrangers à paraître entre août et octobre », révèle une étude menée par *Livres Hebdo*/Électre Data Services.

La cause de cette production « historiquement maigre », qui verra paraître « seulement » 328 romans français, et 145 traductions de l'étranger ? L'inflation et la flambée des prix du papier, dont la crise s'est installée dans la durée. Cette baisse des parutions n'entame en rien l'effervescence du milieu littéraire, qui scrute attentivement la production, guettant les bons crus, les belles surprises et les fiascos.

Voici une sélection des titres de la rentrée littéraire 2023 que les membres de la rédaction du *Point* ont d'ores et déjà repérés.

Valeurs sûres et nouvelle garde

Ce mois d'août voit revenir en librairie plusieurs des noms les plus connus des lecteurs français, comme Amélie Nothomb (dont la présence en librairie est un incontournable de chaque rentrée littéraire depuis la sortie d'*Hygiène de l'assassin* en 1992), les Prix Goncourt Pascal Quignard et Mathias Enard, mais aussi Éric Reinhardt, Agnès Desarthe, Serge Joncour, Sorj Chalandon, Laurent Binet, ou encore Patrick Deville, Santiago Amigorena, Lyonel Trouillot, Lionel Duroy...

À LIRE AUSSI

Amélie Nothomb : « Je suis allée rencontrer Jésus en Amazonie »

À ces valeurs sûres viennent s'ajouter les noms déjà très en vue de la nouvelle garde : libraires et journalistes s'intéressent de près à Maria Pourchet (qui a fait forte impression avec *Feu*, paru chez Fayard en 2021), Hugo Lindenberg (notamment Prix du Livre Inter pour *Un jour ce sera vide* sorti en 2020 aux éditions Bourgois), mais aussi à Jean-Baptiste Andrea, Claire Berest, Gaspard Kœning, Laure Murat, David Le Bailly, Sylvain Prudhomme, Wilfried N'Sondé ou Marc Alexandre Oho Bambe...

D'autres plumes prometteuses reviennent avec des paris littéraires audacieux, tels Jérémie Fel, dont le thriller *Malgré toute ma rage* enflamme les réseaux sociaux, Laurent Petitmangin, auteur de *Ce qu'il faut de nuit*, grand succès en 2020, qui campe son nouveau roman, *Les Terres animales*, dans une zone dystopique post-irradiation, Arthur Dreyfus, qui imagine le destin d'un homme armé d'un membre surnuméraire en pleine Grande Guerre dans le roman *Troisième Main*, ou Dimitri Rouchon-Borie avec *Le chien des étoiles*, récit du destin d'un gitan et des deux jeunes qu'il a pris sous son aile, préquel de son précédent roman, le très remarqué *Démon de la colline aux loups* (le Tripode).

74 premiers romans au menu

D'autres auteurs et autrices en vue se tournent vers l'exploration du secret et de l'intime, comme Neige Sinno, qui raconte dans *Triste Tigre* (POL) l'enfance abusée, Sarah Chiche, qui entremêle l'histoire du crâne disparu de Goya à celle d'un secret de famille dans *Les Alchimie* (Seuil), Guy Boley, qui prête sa plume incantatoire à l'histoire méconnue de la sœur de Nietzsche (*À ma sœur et unique*, Grasset), ou Chloé Delaume, qui explore dans *Pauvre Folle*, aux éditions du Seuil, les tragédies personnelles de son héroïne, obstinément amoureuse d'un homme gay.

Le Point

Publicité

Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Hebdomadaire**
 Audience : **2416000**
 Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **22 septembre 2023**
P.8
 Journalistes : **STÉPHANIE DUPAYS**
 Nombre de mots : **175**

Survivants

Produits à un rythme soutenu (trois en quatre ans), les romans de Laurent Petitmangin se suivent mais ne se ressemblent pas. C'est l'un des talents de l'auteur du remarquable *Ce qu'il faut de nuit* (La Manufacture de livres, 2020) de ne pas se cantonner à un genre. Après un roman social contemporain, une histoire d'amour dans le Berlin de l'après-guerre (*Ainsi Berlin*, 2021), voici une fiction postapocalyptique. Après une catastrophe nucléaire, une poignée de survivants s'organise pour réinventer le peu de vie qu'il lui reste : « *Nous vivons comme l'humanité aurait dû vivre depuis longtemps.* » Mais un événement fait basculer l'équilibre du groupe, mettant en péril la solidarité qui fondait leur microsociété... Si ce troisième livre n'a pas l'originalité et la profondeur de son premier, la plume effi-

cace de Petitmangin en fait une lecture agréable, en attendant qu'il arpenté à nouveau des terres moins labourées. ■

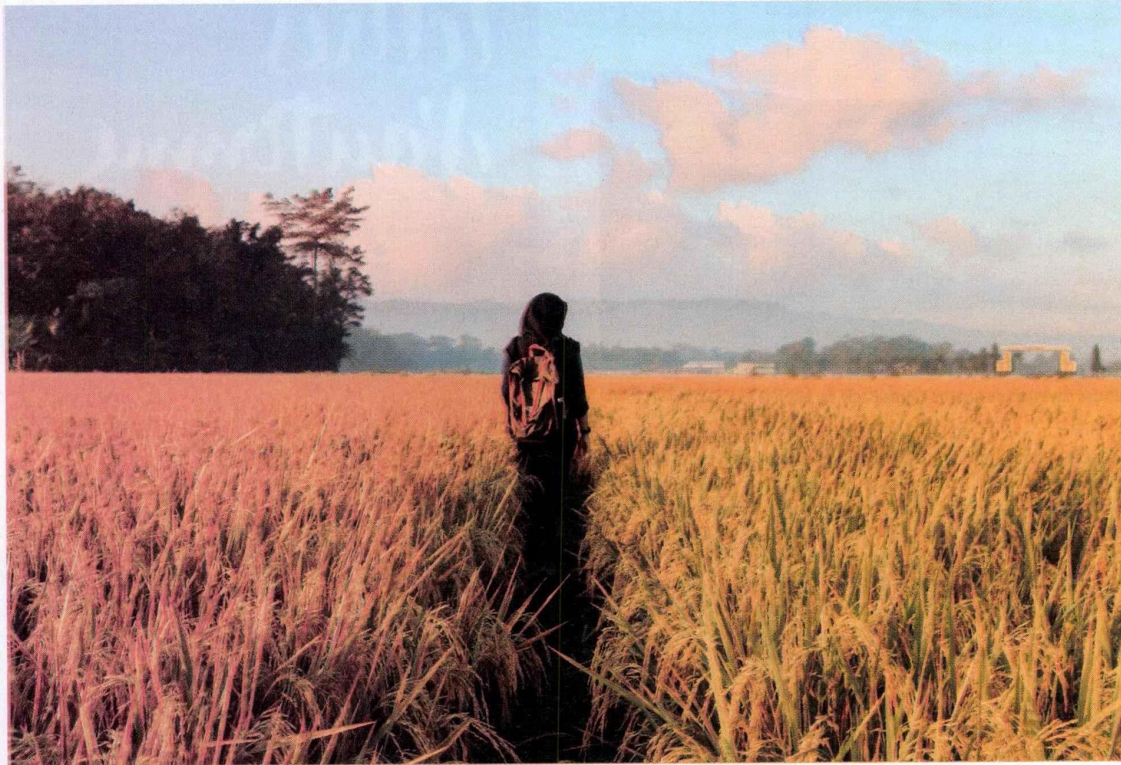
STÉPHANIE DUPAYS

► **Les Terres animales,** de Laurent Petitmangin, *La Manufacture de livres*, 224 p., 18,90 €, 11 € numérique.





L'ENQUÊTE



Fiction française et environnement **UNE RENTRÉE EN SURCHAUFFE**

Actualité climatique oblige, de nombreuses plumes françaises font des enjeux environnementaux et des catastrophes dites naturelles la matière d'œuvres inspirées, radicales ou poétiques, sur l'écologie et notre rapport à la nature.

Laurent Petitmangin, Sylvain Coher, Ananda Devi et Marion Messina, entre autres, comptent parmi les forces en présence de cette déferlante verte.

Faire littérature de nos inquiétudes face à une nature et à un monde en péril, tel est le postulat de plusieurs auteurs dont les couvertures s'étalent en ce moment sur les tables des libraires. Outre Serge Joncour et Clara Arnaud, qui nous ont accordé un entretien croisé (lire page 60), ils partagent

avec nous leur vision et les raisons pour lesquelles ils se sont emparés du sujet.

Fort remarqué il y a trois ans avec *Ce qu'il faut de nuit*, Laurent Petitmangin offre avec *Les Terres animales* (La Manufacture de livres) une histoire d'amitié en zone irradiée. Dans une forêt située quelque part en France, nous suivons une bande

d'amis qui a choisi de rester sur les lieux, alors qu'une centrale nucléaire voisine a explosé. Comment se protéger, comment vivre et aimer, comment faire solidarité? Initialement, Petitmangin avait écrit une simple histoire d'amitié... à Chicago. Mais, il y a deux ans, en voiture avec son fils, il a entendu sur les ondes une émission sur

PEXELS

la catastrophe de Fukushima, survenue en 2011, qui évoquait « ceux qui avaient choisi de rester le plus longtemps possible dans les lieux, parce que c'était chez eux ». Déclat : « Je venais de trouver le décor parfait pour installer mes personnages. Une zone comme ça, détruite, mortelle, qu'ils allaient défendre. Ça allait tendre leur amitié, leurs sentiments. » Pourquoi cette tragédie a-t-elle interpellé le romancier ? « J'avais alors éprouvé une immense terreur. » Qui est devenue un roman.

« EFFACER LA TERRE »

Sylvain Coher, lui, a voulu tout bonnement « effacer la Terre » : *Étraves* (Actes Sud) est un récit qui doit autant à l'imaginaire de la piraterie qu'au livre maritime. Ici, la mer a presque tout recouvert. Seuls émergent quelques îlots et trois continents minuscules. Les rares qui n'ont pas voulu y rester ont embarqué dans des navires de fortune pour y vivre. Mais l'océan n'a plus rien de pur : un peu d'eau, des archipels d'algues, beaucoup d'objets flottants et des étendues de « plastiglomérat ». Le narrateur, un jeune marin, décide de regagner la première terre pour y enterrer sa mère, morte à bord. « Le thème du déluge était mon idée de départ », souligne Coher, qui chérit la mer depuis l'enfance, quand il partait naviguer avec son grand-père marin. À 52 ans, l'écrivain est devenu « plaisancier » ; il possède un bateau et part régulièrement au large des côtes bretonnes. Le réchauffement planétaire, la pollution plastique, la transformation de la faune marine, il connaît. « Naturellement », son récit a pris une tournure écologiste et contemporaine : « Dans mon histoire de déluge, en retirant la terre, je devais me demander comment on se dépasse dans un inconnu infini, comment on se repère. Mais aussi quelle faune et quelle flore y survivraient. »

LE PASSÉ EN ÉRUPTION

Chez Justine Niogret, on revient sur terre. *Quand on eut mangé le dernier chien* (Au diable Vauvert) est un récit intemporel : un voyage dans une immensité immaculée, celle du Groenland, devenu ici un horizon de neige, de glace et parfois de sang, où l'on suit une bande d'hommes avec chiens, tentes et armes. Fuite ou expédition ? Vengeance ou exploration ? Jusqu'ici publiée dans les domaines de l'imaginaire, l'auteur s'est inspirée cette fois de l'histoire de l'explorateur australien Douglas Mawson

et de ses hommes, en Antarctique, en 1911. « Le décor a été mon point de départ. Le Groenland est une étendue minérale. J'ai donc adopté un exotisme à contre-pied : de la glace, de la neige, du blanc. Une beauté profonde, vierge, sauvage, et inhumaine en même temps. » Manière, aussi, de montrer « comment ces étendues disparaissent désormais du globe, alors que ces lieux recèlent une mémoire d'aventures passées qu'on ne pourra donc plus jamais connaître ».

Ananda Devi en appelle, elle aussi, à la mémoire pour conter sa terre natale : l'île Maurice, dont elle fait la narratrice de son nouveau roman. *Le Jour des caméléons* (Grasset), plébiscité par notre rédaction, raconte une journée à Port-Louis, la capitale, en proie à une guerre de gangs. Nous suivons le fil des événements à travers quatre protagonistes qui se croisent dans une ambiance explosive. Si l'île se fait conteuse, c'est pour mieux rappeler



qu'elle-même est, géologiquement, née d'une série d'éruptions volcaniques il y a huit millions d'années (l'autrice est également ethnologue). Présents aussi bien dans le titre que dans les scènes de chaos décrites par Ananda Devi dans son livre, « *les caméléons représentent l'identité plurielle et le migrant qui s'adapte. Ils servent à prendre conscience que tous les êtres et toutes les espèces ont leur place* ».

DES PROSES ENGAGÉES POUR LA CAUSE

Aujourd'hui journaliste et romancière, Marion Messina est titulaire d'un BTS agricole. Ce domaine la passionne toujours et constitue l'un des enjeux de *La Peau sur la table* (Fayard), roman situé dans un futur

très proche. Parmi les deux personnages principaux, un jeune Parisien fait le choix de l'exode rural, en Ardèche, et se lie d'amitié avec un agriculteur opposé aux diktats du productivisme. « *J'avais deux enjeux, et ils se recoupaient*, avance l'autrice. *Le premier était de mettre à mal l'idée qu'un retour à la campagne est aujourd'hui la*

panacée: on paie un petit loyer, mais, s'il faut faire des dizaines de kilomètres pour se nourrir et se soigner, cela n'a plus de sens. J'ai voulu évoquer cette désillusion. » L'autre enjeu: « *Imaginer un monde, dans un futur immédiat, où l'industrie agroalimentaire profite de ce vide pour prendre la mainmise absolument totale sur le monde agricole.*

Cette rentrée témoigne d'une vivacité romanesque qui doit beaucoup à l'urgence climatique et à des auteurs naturellement préoccupés par le sujet

Aujourd'hui, des cultivateurs syndiqués sont parfois criminalisés, vus comme des écoterroristes. J'ai juste poussé un peu le curseur. » Au sujet sociétal de ce livre répond la radicalité de celui d'Oscar Lalo, *Le Dernier Amant* (Récamier). Un ouvrage sans intrigue, constitué de microchapitres d'une page, mais avec une allégorie culottée (qui a divisé la rédaction – lire page 78, « Les déceptions »). Un homme est en prison pour viol. La victime est-elle une femme ou la planète? Eh bien, les deux, Lalo faisant un parallèle entre ce que l'une et l'autre peuvent subir.

Outre ces auteurs français, notons la nouvelle parution de la Belge Véronique Bergen. *Écume* (Équateurs) nous offre un voyage poétique aux accents naturalistes. Un homme, fasciné par l'œuvre de Melville, part chaque année en mer pour honorer à sa façon un rendez-vous avec... Moby Dick. Lors d'une de ses escales, il embarque avec lui une femme rencontrée dans un bar à hôtesse d'Amsterdam. Elle fuit un agresseur. Un prédateur sexuel. Un fantôme, peut-être, qui comme tous les fantômes se trouve partout et en tout. Y compris dans les océans souillés et pollués.

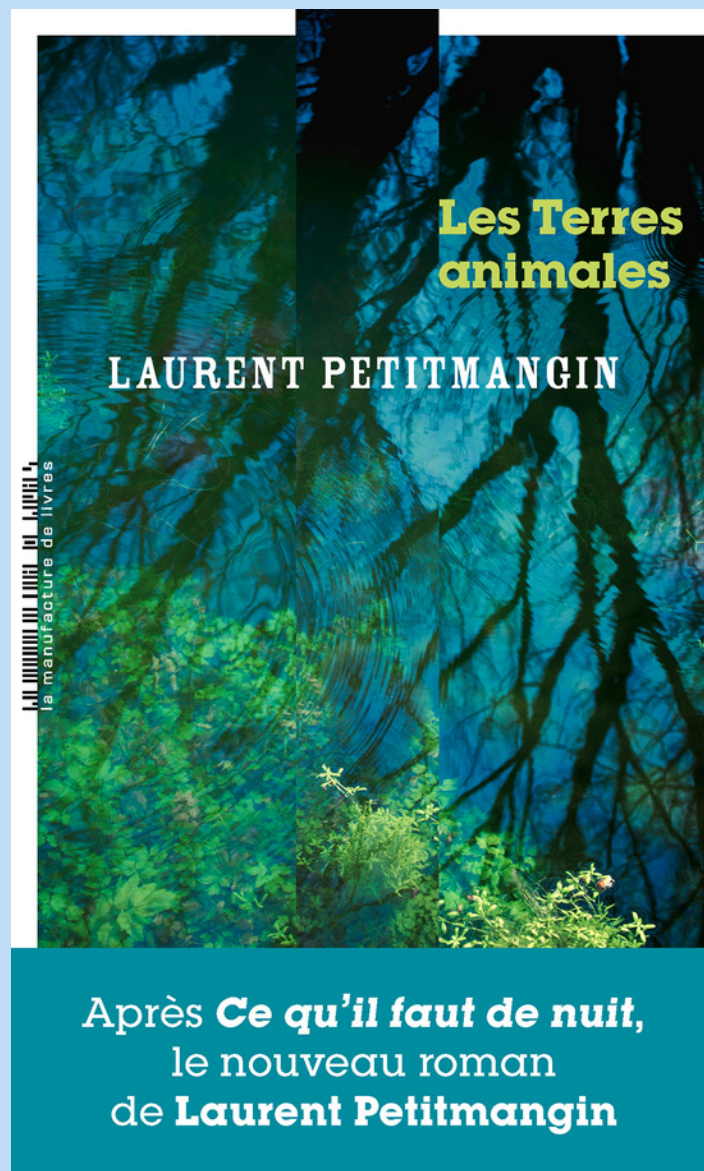
DES OBSESSIONS CRÉATRICES

Dans *Bain de boue* (Sous-sol), Ars O', nom de plume de la scénariste de bandes dessinées et autrice de fantasy Isabelle Bauthian, ce sont les éléments qui dominent le vivant. Elle a transposé le thème de la lutte des classes dans un lieu naturel figé où tous les éléments sont englués dans une terre boueuse, et où la société est divisée en deux catégories : les « pelleteux », qui passent leur vie à repousser la terre, donc la boue, et les « Puterels », caste de privilégiés.

Ainsi, cette rentrée témoigne d'une vivacité romanesque qui doit beaucoup à l'urgence climatique et à des auteurs naturellement préoccupés par le sujet. « *Quand on travaille à Air France, on est sensible à ces questions* », note Petitman-gin, directeur des études clients pour la compagnie aérienne. Ananda Devi revendique « *des obsessions qui étaient là depuis longtemps, mais qui se cristallisent désormais dans [s]on travail* ». Marion Messina, elle, continue de militer au quotidien et écrit « *justement pour ne pas faire le mélange entre affect et actualité, le roman et l'engagement* ». **Hubert Artus**

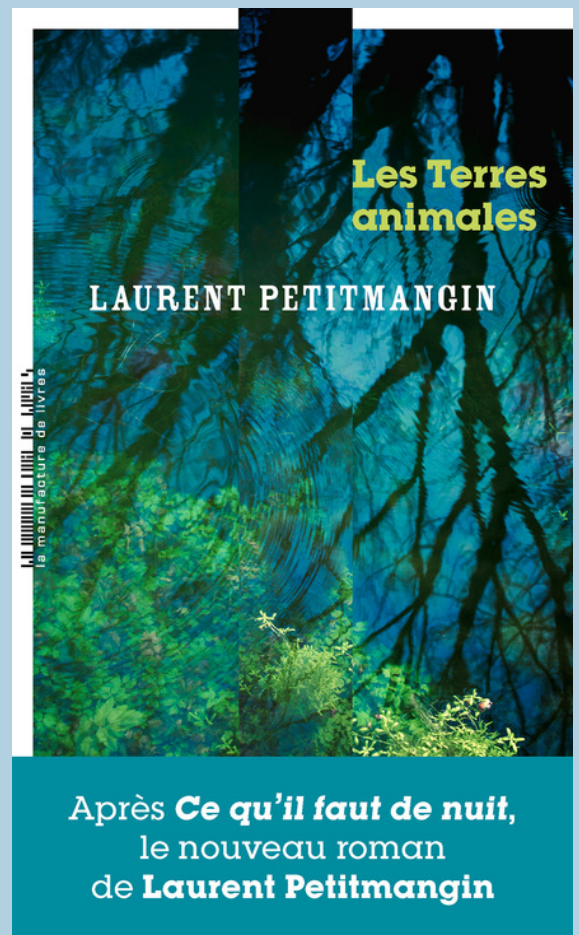


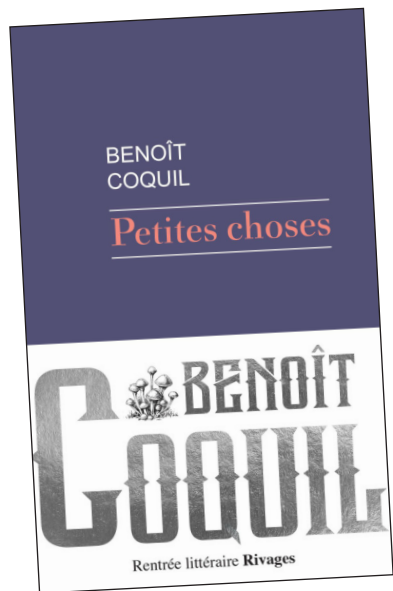
« **Une très belle écriture,
[...] très agréable à lire** »





***“ La tension est palpable
d’un bout à l’autre
de ce roman ”
Régis Gaudu***





La chronique de Jean-Philippe BLONDEL

Asseyez-vous confortablement dans un fauteuil, et gardez deux ou trois heures de libre devant vous. Je vous assure que le voyage en vaut le détour et que vous m'en direz des nouvelles.

Vous allez d'abord rencontrer nos deux héros, Gordon et Valentina Wasson, tous les deux scientifiques, qui se découvrent une passion pour les champignons au cours de leur voyage de noces, en 1927. Cette passion commune peu commune va les entraîner dans un itinéraire tout à fait extraordinaire, aux frontières de l'illusion et de la réalité, puisque leurs recherches vont peu à peu se concentrer sur le psilocybe (parfaitement, c'est son nom), ce champignon hallucinogène qu'utilisent les

PREMIER ROMAN

Petites choses

D'une plume vive et jubilatoire, entre récit d'aventures et tableau magique, Benoît Coquil fait revivre la fabuleuse histoire d'un champignon qui a changé le monde.

chamanes au Mexique, dans les montagnes autour d'Oaxaca, lors de cérémonies sacrées où ils communiquent avec les esprits.

Gordon et Valentina sont intrépides : ils vont suivre la voie et les conseils de Maria Sabina, qui, à Huautla, petit village perdu, se livre à des incantations et des transes qui vont transformer des milliers d'existence dans les décennies suivantes – car les expériences du couple (et de sa fille également) vont bientôt intéresser la terre entière, y compris la CIA.

Ce roman est un véritable délice qui surprend par son sujet, ses personnages et son rythme fantasque

Écrit d'une plume primesautière, sautillant de chapitre en chapitre, ce roman est un véritable délice tant il surprend à la fois par son sujet (dont on sait au fond très peu de choses, une fois qu'on a évoqué Carlos Castaneda), ses improbables scientifiques anti-héros qui vont prouver qu'entre la science et les cérémonies sacrées, les frontières peuvent être poreuses, ses personnages secondaires savoureux, et son rythme



L'AUTEUR

BENOÎT COQUIL

Ancien élève de l'École normale supérieure de Lyon, Benoît Coquil est professeur agrégé d'espagnol et maître de conférences en littérature et civilisation latino-américaine à l'université de Picardie.

Après une thèse consacrée à Sergio Chejfec et à la littérature post-coloniale en Argentine, il publie un premier récit en 2021, chez Flammarion, intitulé « Buenos Aires n'existe pas », remarqué par la critique, où il aborde les neuf mois passés dans cette ville par Marcel Duchamp en 1918.

« Petites Choses » est son premier roman.

fantasque, passant de la narration la plus traditionnelle à des dialogues menés tambour battant. C'est ébouriffant, tonique, d'une énergie folle – accrochez-vous à votre fauteuil et préparez-vous à décoller ! ■

« Petites Choses » de Benoît Coquil, ed. Rivages, 223 pages., 19,50 €.

LE COUP DE CŒUR

Avant la forêt

Le coup de cœur de Camille, libraire à La Petite Marchande de Prose à Sainte-Savine.

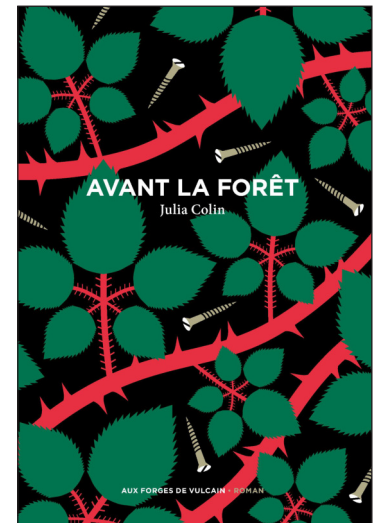
Alors que le chaos social et politique règne dans notre pays, Elie et Calme, qui sont amis d'enfance, rejoignent un petit village dans une vallée des Pyrénées, ce qui s'avère bien plus difficile que prévu, car les embûches sont nombreuses.

Les embûches sont nombreuses. Les habitants du village ont créé une petite communauté qui vit en totale autonomie et en autarcie.

Elie intègre rapidement la milice des villageois et tente de s'adapter aux règles de la communauté alors que Calme, plus méfiante, s'enfonce un peu plus chaque jour dans la forêt, qui l'accueille comme une amie.

Peu à peu, l'incompréhension et la distance grandissent entre les deux anciens amis. Elie se retrouve tiraillé entre l'envie d'être accepté et le besoin de protéger sa presque sœur. Quant à Calme, elle fait renaître les vieux mythes de la région à propos des Sylves, ces femmes ayant le pouvoir de faire corps avec le monde végétal et animal.

Voici un roman qui prouve que les régions françaises peuvent être des décors de fiction aussi réalistes et puissants que les grands espaces américains. Entre réalité quasi dystopique et magie des contes et légendes, ce récit est à la fois une ode à la nature et un message d'espoir pour l'humanité.



Avant la forêt, de Julia Colin, ed. Les Forges de Vulcain, 384 p., 21 euros

On a aimé aussi...



JE VAIS BIEN

Un jour, l'auteur, croisant son reflet dans la vitrine d'un magasin londonien est saisi par sa ressemblance physique avec son père, alors qu'il aura tenté la plus grande partie de son existence de se détacher de l'image paternelle. Ce reflet est à l'origine de ce texte. On y trouve l'évocation de Roger, donc, politiquement rouge et farouchement anticlérical, viré de la Compagnie des chemins de fer pour avoir voulu une

augmentation de salaire, soldat en Tunisie rapatrié à côté de Compiègne au début de la guerre, prisonnier des Allemands, évadé, passant de nuit en zone libre, démobilisé, et, au retour à la maison épousant Renée, la voisine, issue d'une famille aux convictions politiques et religieuses opposées. Naîtront deux enfants, avant que la mère ne meure d'un cancer, à 39 ans, plongeant les siens dans l'affliction, une affliction que Régis Franc fuira dès qu'il en aura l'occasion, pour « monter à la capitale » et devenir le dessinateur que l'on sait. Le récit est sobre, limpide, lucide et extrêmement émouvant. Bien sûr, c'est un livre qui parlera avant tout à ceux qui ont plus de 50 ans, parce qu'ils se souviendront de leur enfance et de leurs propres aïeux, mais c'est un texte d'une grande dignité qu'a écrit là Régis Franc, qui rend un hommage à la fois vibrant et digne à ceux qui furent les siens et dans les pas desquels il se replace une dernière fois. Hautement recommandé.

« Je vais bien », de Régis Franc, ed. Presses de la Cité, 160 p., 18 euros

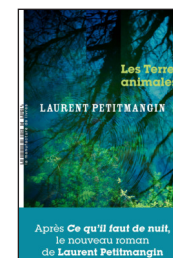


NOS CŒURS DISPARUS

Bird Gardner vit seul avec son père sur un campus universitaire américain. Depuis quelques années, le gouvernement américain a pris une série de décrets qui permettent de considérer tout élément de culture étrangère – et notamment Asiatique – comme dangereux pour la société. La population est surveillée, les manifestations interdites et de nombreux livres ont été retirés des bibliothèques.

Parmi eux, ceux de la mère de Bird, la poétesse Margaret Miu, qui s'est mystérieusement évaporée trois mois plus tôt. Malgré son jeune âge, Bird a vite compris qu'il ne devait poser aucune question sur sa mère. Jusqu'à ce jour où arrive une lettre... Avec cette dystopie, qui pourrait être la fille de « La Servante Écarlate », Céleste Ng nous offre un roman qui souffle le chaud et le froid, nous entraînant dans un univers glaçant et déshumanisé où subsistent heureusement, discrets mais bien présents, des signes de résistance et de solidarité, symbolisés par ce réseau clandestin de bibliothécaires qui va se mettre à aider Bird à retrouver la trace de sa mère. Les relations entre générations sont finement analysées et la mise en place d'un régime liberticide savamment exposée – et l'on ne peut s'empêcher de penser à ce qui est en train de se passer aux États-Unis. Dans ce monde effrayant, ce sont les rapports humains qui apportent l'espoir et permettent de percevoir la beauté du monde.

« Nos cœurs disparus », par Céleste Ng, ed. Sonatine, 373 p., 23,50 euros



LES TERRES ANIMALES

Il y a eu un accident à la centrale nucléaire, dans la vallée, et depuis toute la région est inhabitable. Il a fallu évacuer, condamner la zone pour fuir les radiations. Certains, pourtant, n'ont pas voulu quitter leur terre et sont restés, malgré les dangers, malgré les combinaisons qu'ils sont obligés de porter chaque fois qu'ils sortent et les compteurs Geiger qu'ils doivent trimballer

avec eux. Ils ont trois ans de vivres d'avance, avec tout ce qui est resté dans le supermarché. Ils vivent chaque jour comme si c'était le dernier. Ils sont cinq : Marc, Lorna, Alessandro, Sarah et Fred. Deux couples parmi ceux-là, mais dans ces circonstances si particulières, les fidélités ont perdu de leur importance. Il y a aussi un groupe d'Ouzbeks, installés dans une grande maison un peu plus haut. Surtout, il n'y a plus d'avenir. À moins que.

Entre dystopie et fable écologique, entre zadisme et sentiments, Laurent Petitmangin livre un roman difficilement classable, même si l'on pense (pour les plus âgés d'entre nous) au Malevil de Robert Merle. La situation angoissante et les nombreuses incertitudes amènent le lecteur à dévorer ce roman, pour savoir comment les personnages vont s'en tirer ou pas. Accrocheur et bien mené, Les Terres Animales nous rappelle à l'essentiel, c'est-à-dire, à l'humain.

« Les terres animales », de Laurent Petitmangin, ed. La Manufacture des Livres, 224 p., 18,90 euros

D'effrayantes anticipations romanesques

Plusieurs romans parus cet automne mettent en scène un monde futur que l'on préférerait ne pas connaître. Terrifiant passage en revue.

LITTÉRATURE

La dystopie, qui consiste à décrire un avenir sombre, souvent cauchemardesque, a donné lieu, au cours du XX^e siècle, à quelques romans célèbres traduisant le sentiment d'inquiétude de leur époque, tels *Le meilleur des mondes* de HG Wells (1932), *1984* de Georges Orwell (1949) ou *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury (1953). Quoi d'étonnant, dès lors, qu'en cette période profondément insécurisée par des pandémies, des guerres, la crise climatique ou la montée des populismes et de l'extrême droite un peu partout sur la planète, des romanciers se projettent dans un futur angoissant ?

Transparence

Plusieurs romans mettent ainsi en scène une société totalitaire. En 2049, la France du troisième et remarquable roman de Lilia Hassaine, *Panorama*, est devenue totalement transparente. Afin d'éviter des agressions, viols et autres violences qui se déroulent à l'abri des regards, les murs ont laissé place à des vitres. Toute intimité est proscrite, ces maisons-vivariums permettent à chacun d'observer en permanence ses voisins et d'être observé par eux. Comment, dès lors, un couple et leur enfant vivant dans un endroit huppé où « *la transparence est une religion* » ont-ils pu disparaître sans que personne ne s'en rende compte ? Les pas de l'enquêtrice la conduisent dans un quartier périphérique de la ville, réputé mal famé, où s'élèvent encore des immeubles et maisons « à l'ancienne », devenu un

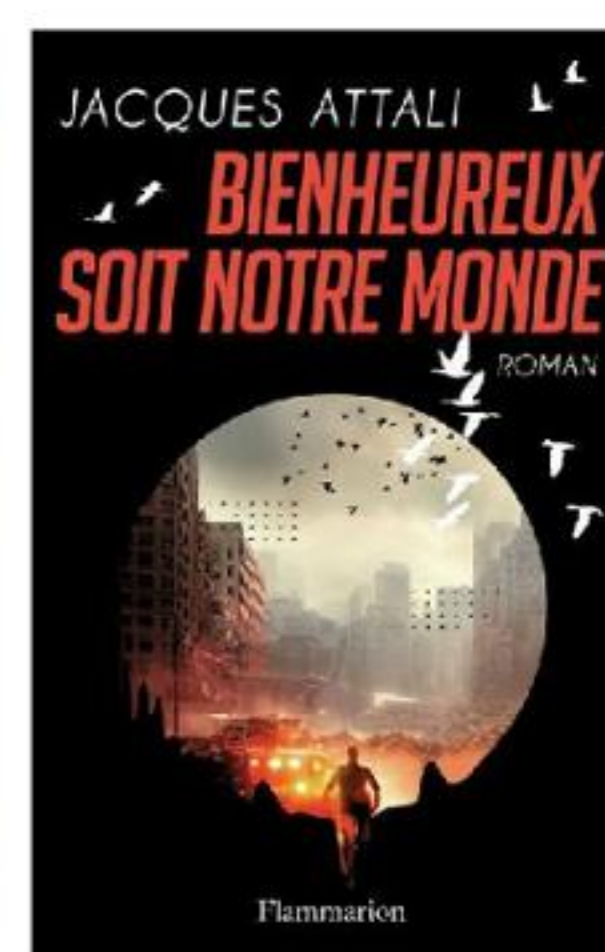
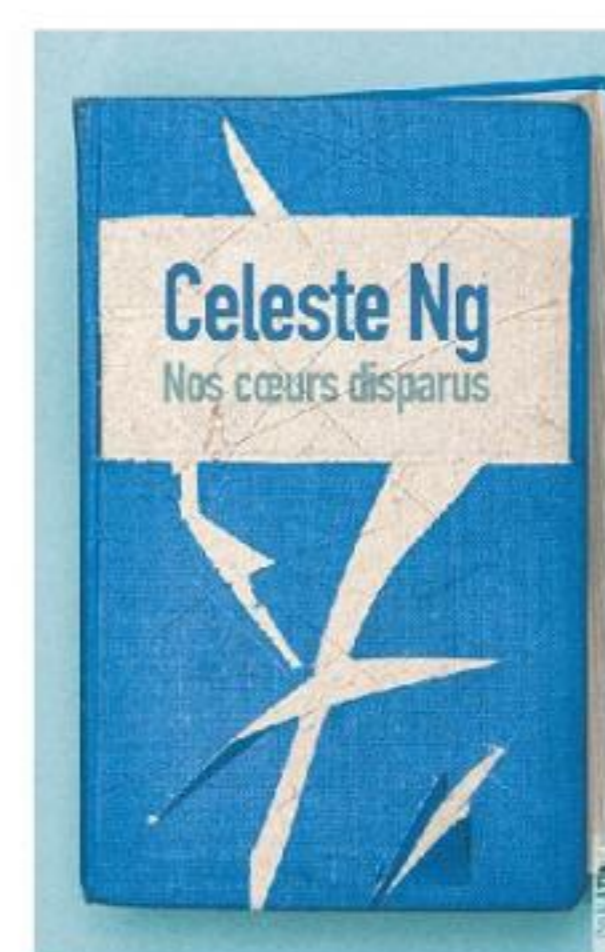
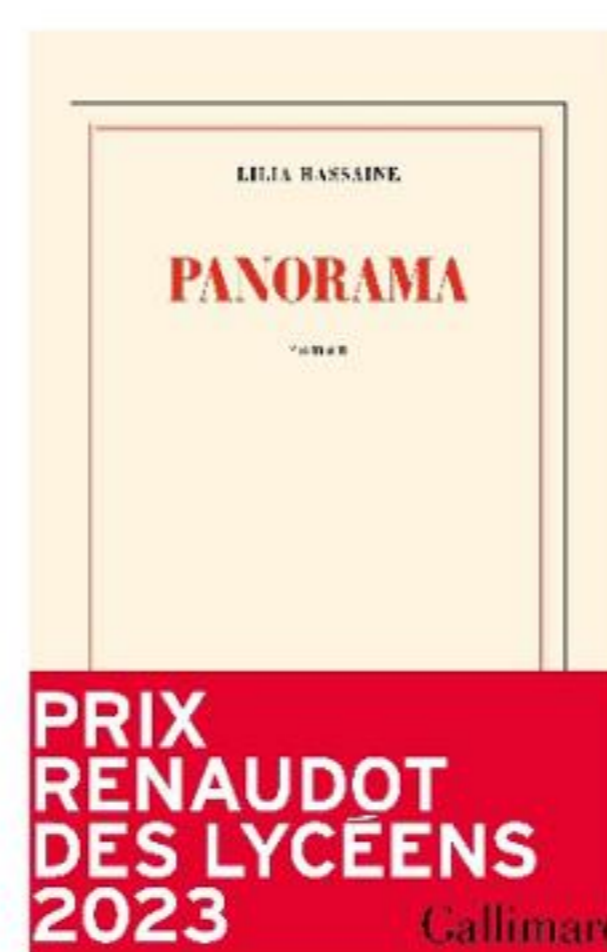
lieu de trafics en tout genre. Ses certitudes s'en trouvent fragilisées.

Bref

Dans *2060*, premier court roman de la journaliste et essayiste féministe Lauren Bastide, l'extrême droite est au pouvoir, alors que le réchauffement climatique a produit une raréfaction de l'eau. Ancienne résistante qui a connu la prison, la narratrice vit en Zone Libre, en bordure de forêt, retirée du monde, se remémorant toutes ces années au cours desquelles le Régime a assis sa domination.

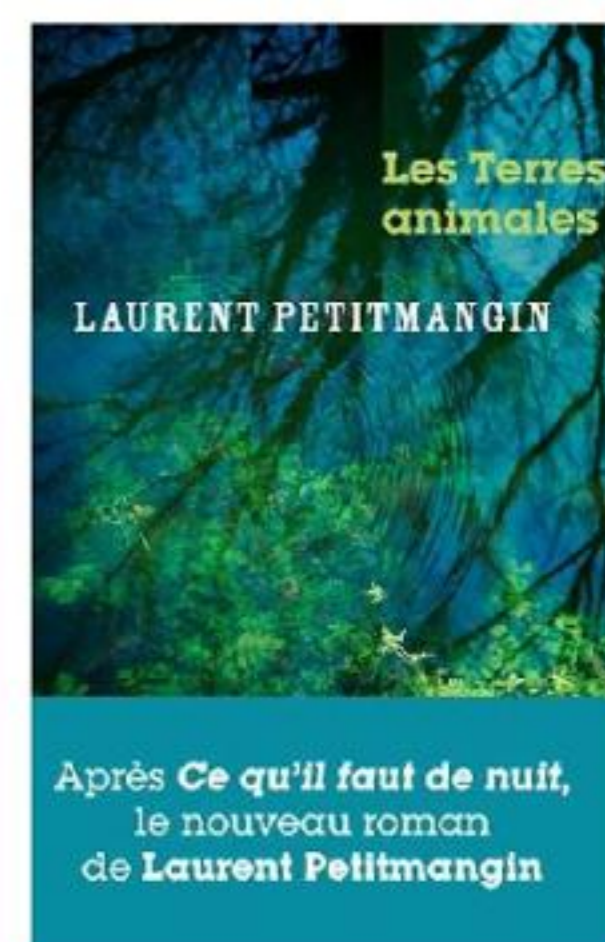
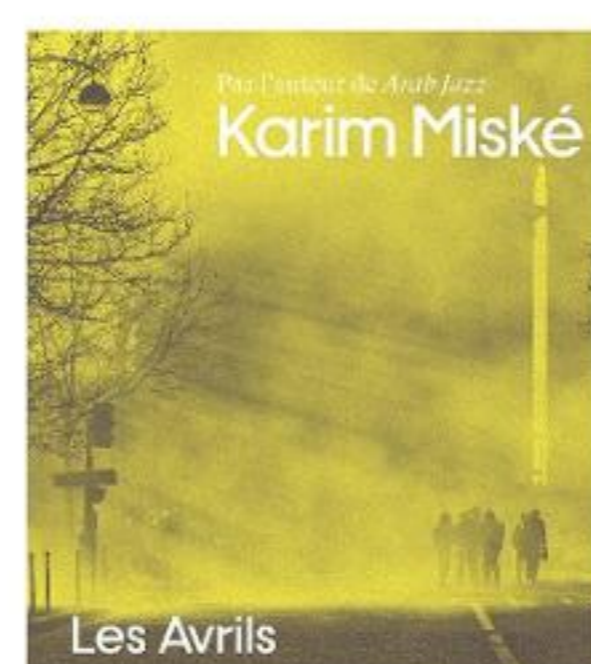
Slogans

Dans *Nos cœurs disparus*, de son côté, Celeste Ng met en scène une Amérique où un État liberticide a créé le PACT, une loi de sauvegarde de la culture et des traditions américaines qui vise plus particulièrement les gens d'origine asiatique. Telle la mère de Bird qui est partie plusieurs années auparavant. Lorsque fleurissent sur les murs des slogans reprenant les mots « *nos cœurs disparus* », titre de l'un de ses



Sept romans actuels imaginent un monde futur soit soumis à une dictature, soit devenu quasiment invivable

La Situation



poèmes, l'enfant est ébranlé et décide de la rechercher.

Clans

En 2029, Trump a été réélu pour une troisième fois, Poutine a été renversé et l'Union européenne est gangrenée par les narcotrafiquants. C'est Jacques Attali qui le prédit dans *Bienheureux*

soit notre monde. Un monde dominé par les Sombres auxquels s'opposent les Vivants, tandis que les Illusionnistes veulent changer la société en faisant tout sauter. L'un d'entre eux espère y arriver avec son jeu vidéo, *Un monde bienheureux*, qui fait fureur parmi les jeunes, au risque de voir la réalité et

la fiction se confondre.

Violences

C'est aussi un univers peu sécurisant que décrit Karim Miské dans *La Situation*. En 2030, Paris est ensanglantée par des affrontements entre des ligues d'extrême droite et des « islamowokistes » d'extrême gauche. Après s'être cloîtré chez lui, le héros sexagénaire, suite à la mort d'une amie dans un attentat, se retrouve mêlé à un combat auquel il avait voulu échapper, traversant un pays parsemé de check point et gangrené par la violence.

MICHEL PAQUOT

» Lilia Hassaine, « *Panorama* », Gallimard. Lauren Bastide, « *2060* », Au Diable Vauvert. Celeste Ng, « *Nos cœurs disparus* », Sonatine. Jacques Attali, « *Bienheureux soit notre monde* », Flammarion. Karim Miské, « *La Situation* », Les Avrils.

Survivre malgré tout

Deux romans racontent un monde futur en proie à d'autres types de dangers, climatiques ou technologiques. Celui qu'imagine le Belge Marc Meganck, dans *Vert Atlantique*, est devenu étouffant. En cette année 2035, tous les indicateurs climatiques, énergétiques, sociétaux et économiques sont dans le rouge. Pour fuir un passé qu'il ne cesse de ressasser, Alex travaille comme jardinier sur l'île de Sao Miguel, dans les Açores, au sein d'un groupe qui rechigne à l'intégrer. Jusqu'au jour où il croise un enfant qui ne parle pas et avec lequel une complicité se noue. Il est, à sa manière, un résistant, tout comme les personnages des *Terres animales*, de Lau-

rent Petitmangin, qui ont refusé de quitter leur territoire dévasté suite à une explosion nucléaire deux ans auparavant. Prisonniers au cœur de cette vaste zone électrifiée, sans être ravitaillés, les cinq amis, dont Fred et Sarah qui ne se sont jamais remis de la mort de leur fille, ont recréé un semblant de vie, se contentant de peu, à la manière de leurs très lointains ancêtres. Cette existence autarcique, avec les risques qu'elle porte en elle, est contée sur plusieurs mois avec une belle puissance romanesque.

» Marc Meganck, « *Vert Atlantique* », F Deville. Laurent Petitmangin, « *Les Terres animales* », La Manufacture des Livres.

Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1696000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Du 14 au 20 décembre 2023 P.7**

Journalistes : **AMANDINE SCHMITT**

Nombre de mots : **128**

ROMAN

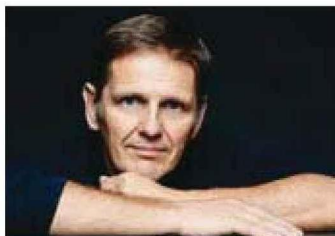
LES TERRES ANIMALES **PAR LAURENT PETITMANGIN**

La Manufacture de livres,

224 p., 18,90 euros.

★★★★☆ Après un accident nucléaire, la zone, en France, a été évacuée, confinée et soumise à la surveillance continue de gardes et de drones. Un groupe d'amis, pourtant, a décidé de rester - dont un couple soudé à cette terre qui recouvre le cercueil de leur fille. Ce « club des cinq » trouve son rythme, s'habitue aux masques, aux combinaisons et aux compteurs Geiger, jusqu'à ce qu'une grossesse inattendue menace l'harmonie précaire. Si l'intrigue est moins originale que celle du livre précédent de Laurent Petitmangin (« Ce qu'il faut de nuit », prix Femina des lycéens 2020, *photo*), son écriture au plus près des sentiments d'êtres brisés aime toujours.

AMANDINE SCHMITT



Mireille Calmel, Ken Follett, Rosella Postorino... Notre sélection livres de la semaine

Roman, fresque historique, série noire... Nos journalistes ont sélectionné 10 [ouvrages](#) pour occuper vos soirées et vos week-ends.

Mireille Calmel à la poursuite de l'ordre des Templiers

La chainse et le roncin. La chainse est une longue robe de toile fine. Le roncin, un canasson à tout faire. Ajoutons-y le camail et ses deux significations : une armure de tête et de cou en mailles, ou une courte pèlerine portée par les ecclésiastiques. Bienvenue au XIIe siècle !

Le second tome du « Templier de l'ombre », de Mireille Calmel, papesse du roman historique, vient de sortir. L'ordre du Temple, voilà un sujet que je devrais parfaitement connaître, attendu que, d'une part, j'habite dans le quartier du Temple, là où siégeaient, à Paris, ces moines-soldats, avant qu'ils soient arrêtés pour hérésie, en 1312. Que, d'autre part, mon nom est hautement médiéval (Vavasseur, pour « vassal du vassal »). Et que, enfin, les Archives nationales, situées à deux pas de chez moi, exposent, jusqu'au 15 janvier prochain, le rouleau d'interrogatoire du procès de 138 templiers condamnés par le roi Philippe le Bel.

Malheureusement, je suis nul en histoire. Si bien qu'une romancière comme Mireille Calmel est ma séance de rattrapage, mes devoirs à la maison et, qu'avec elle, il n'est jamais trop cathare pour bien faire. Elle a, en prime, cet art de distiller les mots d'époque dont je m'empresse d'aller chercher le sens. Merci qui ? Merci Wiki !

De nos jours, entrer dans un roman historique, c'est tendre l'oreille aux temps passés en se pliant aux temps modernes. À la sortie du premier tome, au printemps dernier, j'avais donc tendu l'oreille au drame de Margaux de Dente, jeune châtelaine élevée au pied des Pyrénées, nourrie de Platon et d'Aristote, et dévastée par la disparition de son frère, chevalier de l'Ordre qui lui avait déniché un époux. Las ! Le jour des noces, ni frangin ni promis.

Passée de péronnelle soumise à combattante #MeToo, Margaux, partie à leur recherche, découvrant le monde et son canevas de violence et de trahisons, laissait ses fans sur leur faim. Vite, il nous fallait la suite.

La voici. Enfilez votre chainse, ajustez fermement votre camail, attachez votre roncin... Dans les parages de Carcassonne va se jouer une implacable chasse à la vérité sur fond de course au trésor. Du suspense, Calmel connaît l'alchimie. Et ses templiers sont du temps déplié.



Leur terre a été souillée par l'atome mais, après la catastrophe, Marc, Alessandro, Lorna, Sarah et Fred sont restés. On ne quitte pas un village qui vous a vu naître. L'amitié et la solidarité seront le socle de leur nouvelle vie dans cette nature si belle avec ses forêts et sa vallée. Ils ont de quoi vivre trois ans en autarcie. Et après ? Il y a l'enfant qui va venir et tout bousculer, porteur d'espoir, ravivant les douleurs aussi...

Laurent Petitmangin, qui nous avait déjà bouleversés avec sa plume si poétique dans son premier et sublime roman « Ce qu'il faut de nuit », signe un troisième récit toujours aussi fort et addictif. Ses personnages sont si attachants... Un livre plein d'humanité, sombre et lumineux à la fois.

« *Les Terres animales* » de Laurent Petitmangin, ***Ed Manufacture des livres***, 224 p, 18,90 euros.

Chloé Oliveres, Pauline Perrolet et... Patrick Swayze !

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **1398000**

Sujet du média : **Mode-Beauté-Bien être**

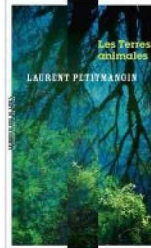


Edition : **Octobre 2023 P.128**

Journalistes : **A.B.**

Nombre de mots : **152**

La biblio



Les Terres animales de Laurent Petitmangin

Après le formidable succès de *Ce qu'il faut de nuit* (Le Livre de poche, 2022), nous attendions le nouveau roman de Laurent Petitmangin avec impatience. L'écrivain nous plonge dans un futur proche, où une explosion nucléaire a eu lieu et où seuls quelques hommes et femmes séjournent, malgré le danger, dans la zone contaminée, se nourrissant de boîtes de conserve. Quelques couples ont choisi de ne pas abandonner leur terre, comme Sarah et Fred, qui ont perdu un enfant, enterré ici. Quand un bébé s'annonce, l'équilibre, déjà fragile entre les habitants, va se trouver chamboulé. Faut-il partir pour donner une chance à cette nouvelle vie, tout abandonner ou s'accrocher à son lopin de terre, même toxique ? Un texte bouleversant d'humanité, qui nous démontre que, dans le chaos absolu, la promesse d'une naissance peut changer la donne. **A.B.**

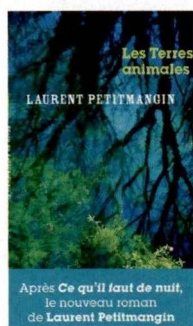
La **Manufacture** de livres,
224 p., 18,90 €.



Les Terres animales

Laurent Petitmangin

Éditions La Manufacture de livres



Laurent Petitmangin nous avait ébloui avec son premier roman fulgurant, *Ce qu'il faut de nuit*. Paru en août 2023, son troisième ouvrage, *Les Terres animales*, nous enchante et pourtant le sujet s'avère douloureux. Ce n'est pas Tchernobyl mais ça y ressemble, un accident dans une centrale nucléaire, une zone radioactive et inhabitable et quelques irréductibles qui décident de rester. C'est le cas de Sarah, Marc, Allesandro, Lorna et Fred. Les cinq amis organisent leur vie en repas partagé, en travaux, en chasse, en balades à pied ou à moto. Le tout scandé par des précautions draconiennes pour ne pas ramener de radiations mortelles dans leurs maisons. Pour se nourrir, ils pillent les garde-mangers des maisons abandonnées. Dans le ciel, volent en continu des drones qui surveillent leurs moindres faits et gestes. En bordure de « ce monde » la Maison de liaison, où si nécessaire, ils peuvent se faire soigner ou aider. Oui, mais voilà, toute sortie est définitive. Aucun des cinq amis n'éprouve le désir de quitter leurs montagnes jusqu'à ce que doucement s'installe l'envie de partir, surtout quand un bébé naît. Tous sauf Sarah qui laisserait derrière elle la tombe de sa petite fille... À travers son écriture ciselée comme un joyau, Laurent Petitmangin questionne notre attachement à un territoire et à nos désirs de vivre irrépressibles. Captivant.

MB

LIVRES



Un jour, une histoire

Originaire de Metz, Laurent Petitmangin a publié l'un des romans les plus remarquables et originaux de la rentrée littéraire : *Les Terres animales*. Il y conte avec brio l'amitié de cinq copains qui ont fait le choix de rester vivre dans la zone contaminée d'une centrale nucléaire après son explosion. Difficile de ne pas être contaminé.

Le roman contaminant du Messin Laurent Petitmangin

Son dernier roman, *Les Terres animales* (Éditions La Manufacture de livres), raconte l'histoire de cinq amis qui ont décidé de rester vivre en zone contaminée à la suite de l'explosion d'une centrale nucléaire. Laurent Petitmangin narre leur quotidien dans cet enfer, ce qui les lie et pourquoi ils sont restés. Jusqu'à ce nouvel accident : l'arrivée d'un bébé, qui rebat les cartes. Forcément, quand on sait que l'auteur a grandi à Metz, quasiment à l'ombre des réacteurs de Cattenom, on se demande la part que ce paysage a prise dans son livre, qui n'est pas localisé. « J'ai fait plusieurs fois le tour à vélo de la centrale. Je me souviens avoir trouvé à l'époque ce lieu à la fois beau et terrifiant. Bien sûr que j'ai repensé à cette image en écrivant », confie l'écrivain.

Le souvenir est pourtant lointain. Laurent Petitmangin, 58 ans, vit en Picardie, près de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle où il travaille depuis des années chez Air France-KLM en tant que directeur des études clients. Il a quitté Metz à 20 ans. Sa mère est décédée. Son père n'y habite plus. Mais il y a encore de la famille et s'y rend régulièrement. Preuve de cet attachement : ses quatre enfants ont tous en 3^e prénom Lorrain ou Lorraine. Et ses trois



Le romancier Laurent Petitmangin, 58 ans, s'est mis à l'écriture sur le tard, en 2020. Il publie son 3^e livre.
Photo Pascal Ito

garçons, supporters du FC Metz, sont venus au lycée Fabert passer leurs concours aux grandes écoles. « Un modèle d'excellence », dit le romancier en évoquant l'établissement qu'il a fréquenté jusqu'à ses classes préparatoires.

L'écriture : « Un hobby »

S'il est reconnaissant envers ces profs de collège et de lycée d'avoir fait ce qu'il est aujourd'hui dans son travail, il ne leur doit pas le goût des lettres. L'écriture l'a happé sur le tard. Car elle n'a chez lui rien de vis-

céral. « Je la vis comme un hobby parmi tant d'autres comme le marathon, l'escrime ou la peinture. Quand j'ai vu qu'un collègue sortait un roman, je me suis dit pourquoi pas moi ? Je voulais voir si j'étais capable d'aller au bout d'une histoire. » Voilà comment est né en 2020 *Ce qu'il faut de nuit*. Un joli succès littéraire lauréat de plus de 25 prix, dont le Femina des lycéens.

Un premier roman qui se déroule... à Metz. « Il me fallait une région contrastée. Je suis allé à la facilité. » On y retrouve un père cheminot, comme le sien : « Sauf qu'il était conduc-

teur de train pas caténariste ». Le fils qui part poursuivre ses études supérieures ailleurs, comme lui à l'école de management de Lyon, lui ressemble aussi fortement. « Il y a une petite part d'autobiographie dans tous mes romans mais on la retrouve surtout dans l'expression de différents sentiments. » Ce même roman fait l'objet d'une adaptation cinématographique jouée, entre autres, par Vincent Lindon : « J'ai rencontré les deux sœurs réalisatrices et assisté à une journée de tournage à Paris. Maintenant, je ressens une impatience d'enfant à l'idée de le voir », explique ce-

lui qui n'a pas pour autant été associé au scénario.

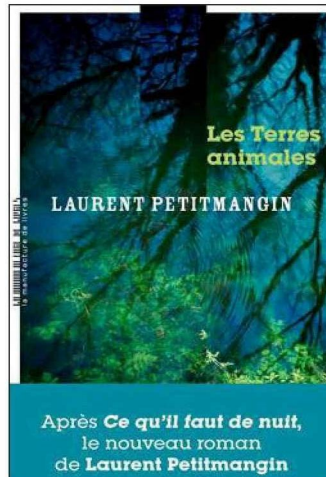
Après *Ainsi Berlin*, *Les Terres animales* est son 3^e roman. Rien ne laissait présager que celui-ci se déroule dans cet environnement radioactif : « Mon premier texte décrivait le week-end à Chicago de cinq amis, avec un événement qui vient remettre en cause leur amitié. Mais mon éditeur a trouvé que c'était une histoire de riches. » Le déclic a lieu dans sa voiture, alors qu'il écoute un reportage de France Inter sur des gens qui voulaient rester à Fukushima. Il se souvient alors que l'accident de Tchernobyl a marqué pour lui « le début de la fin du monde. » Mais il dit ne pas s'être documenté plus que cela : « J'ai lu un Que sais-je sur le corium. » Il est même content de n'avoir découvert qu'après la très ressemblante bande dessinée d'Emmanuel Lepage, *Un Printemps à Tchernobyl*.

Mais au-delà de cet univers radioactif pour le moins anxiogène, ce sont les rapports humains qui rythment son livre : « Ce roman décrit le sentiment de fidélité à un pacte, à une terre, à des gens et à des idées. J'ai voulu décrire ce qui pouvait pousser certains à rester là et ce qui pouvait finir par les faire bouger. » Un huis clos chargé de becquerels, décrit avec brio.

● Philippe Marque



À la vie, à la mort



Sur Terre, « partout un motif d'espoir. Pas ici. » L'accident de la centrale nucléaire voisine a rendu la zone invivable, contaminée au-delà de mémoire d'homme. La zone est interdite, clôturée, mais de rares fous ont décidé d'y rester, notamment Fred et Sarah – dont les récits alternent ici – parce que leur petite Vic – de Victoire – est enterrée là. Malgré les précautions – ils ne sortent qu'en combinaison étanche –, ils se donnent encore trois ans de survie. Après, les réserves alimentaires seront épuisées et/ou un cancer lié à la catastrophe aura eu raison d'eux. Avec de rares autres résistants à cette fatalité, ils font communauté, construisant une solidarité par l'absurde, à l'os dirait-on. Entre *La route* de Cormac McCarthy et *La nuit tombée* d'Antoine Choplin, toujours attaché, par sa merveilleuse langue et son incroyable empathie, à rendre compte des failles et la gloire de l'humain, Laurent Petitmangin dit les « vertiges de la vie », jusqu'à leur point limite.

J.L.

LIRE « Les Terres animales », Laurent Petitmangin, éd. La manufacture des livres, 224 p., 18,90 €.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Grâce soit rendue à la Terre, berceau de l'humanité !

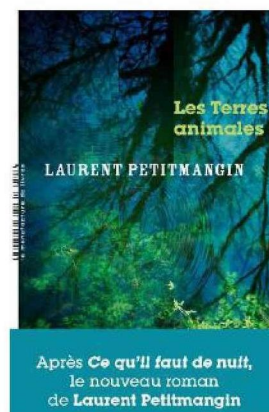


◀ Par
Jérôme
Ladet

Pétri de tendresse et d'humanité, Laurent Petitmangin est un auteur à la plume sensible.

Ce qu'il faut de nuit, l'histoire d'un père et de ses deux fils, a été multiprimée. *Ainsi Berlin* est allé encore plus loin dans la narration de l'être humain avec ses forces et ses faiblesses. Notre hôte du jour persiste pour notre plus grand plaisir avec *Les Terres animales*, ouvrage publié comme les deux autres à la "Manufacture de livres". Dans un petit coin paisible de campagne, qui n'est pas sans nous rappeler nos Causses lozériens, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Lorsqu'un drame écologique survient, les habitants du village sont condamnés à l'isolement. Certains choisissent de partir, d'autres de rester. Les amitiés de ces derniers leur permettent de tenir bon sur cette terre, mais le destin leur joue un tour : un enfant voit le jour parmi eux. Les cartes sont redistribuées dans leur raison de vivre. Cet ouvrage

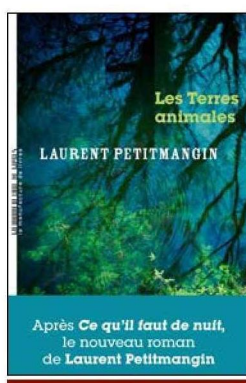
à deux voix, celles de Fred et de Sarah, nous transporte avec force humanité dans un "quintet de la fraternité" qu'ils forment avec Marc, Alessandro et Lorna. Ces personnages sont dépeints avec une délicatesse bienvenue, mais les véritables héroïnes sont ailleurs : ce sont *Les Terres animales*, sources de joies et de peines, d'arrivées et de départs. Déifiées dans l'œuvre de Jean Giono, elles collent "aux basques" des différents protagonistes de cette histoire, telle la *Glaise* d'un Franck Bouysse, ancien pensionnaire de la "Manufacture de livres". N'oublions jamais qu'avec Antoine de Saint-Exupéry « *Nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants* ».





Vivre et aimer après une catastrophe nucléaire

Roman. Laurent Petitmangin imagine une terre dévastée par les radiations. Un quotidien, en combinaisons étanches, fait de petits riens pour redécouvrir l'essentiel



Les terres animales,
de Laurent Petitmangin, ed.
La manufacture de livres, 223
pages, 18, 90 €

« Le nuage, deux ans après, n'a pas encore disparu. Le corium a beau être déjà en profondeur, c'est une mèche acérée qui transperce la terre sans jamais s'épuiser. Aussi puissante qu'à ses premières heures. » Laurent Petitmangin, auteur du formidable *Ce qu'il faut de nuit* (2020), n'en dit pas plus sur la catastrophe nucléaire qui a touché cette région de l'hexagone dans *Les terres animales*. Mais ces quelques lignes suffisent à dire l'ampleur du désastre où a choisi de rester vivre une poignée d'habitants. Comme Sarah et Fred qui ont enterré ici leur petite fille et ne s'imaginaient pas vivre loin d'elle.

Alors, il faut sortir en combinaisons, garder son compteur Geiger sur soi, mesurer et compter les provisions. Et il n'y en a que pour trois ans. Pas plus. Après, ils verront bien. Dans l'attente, il faut faire comme si, avec le couple voisin. Avec la communauté d'Ouzbeks qui vient de s'installer.

L'auteur sait comme personne suivre les failles d'un homme, d'un couple. Sa plume délicate, son style tout en finesse, mettent en lumière l'humanité, et ses paradoxes, qui résident dans les pires moments. Un roman survivaliste et plein d'espoir. ■

Ch. L.

«Munro Killer, la "Tueuse de Munro", une mouche meurtrière, un beurre sur lequel les saumons se jetaient, en principe !»

Hervé Jaouen - *L'Or blanc du Loch Ness*



LES TERRES ANIMALES

Lorsque la centrale a explosé, contaminant toute la vallée, presque toute la population a été évacuée. Se...

... En savoir plus

IDENTIFIEZ-VOUS

email

.....

Inscription
Mot de passe perdu ?

NEWSLETTER

mercredi 13 septembre

accueil actualité chroniques opinions événements jeux

rechercher

édito articles dossiers livres en marge citations

Vous êtes ici : chroniques > livres > grand format > les terres animales



Les Terres animales

Roman - Noir

Anticipation - Social -
Apocalyptique

MAJ vendredi 08 septembre 2023



Grand format
Inédit
Tout public
Prix: 18,9 €

Vivons heureux en attendant la mort

Lorsque la centrale a explosé, contaminant toute la vallée, presque toute la population a été évacuée. Seuls restent quelques irréductibles, des anciens qui ne veulent plus quitter leur terre, une poignée d'ouvriers ouzbeks, et un groupe de cinq amis, réunis autour de Sarah et Fred, qui refusent d'abandonner la tombe de leur enfant, morte avant la catastrophe. Entre eux, dans ce territoire contaminé dont il est impossible de sortir, un semblant de vie s'organise, en attendant une mort programmée à force de radiations absorbées. Une résignation et un équilibre qui vont voler en éclat avec la naissance d'un bébé. Enfant des ruines, enfant de l'atome. Peut-on continuer à mourir alors que la vie apparaît ?

Classique de la fiction post-apocalyptique, l'accident nucléaire est hélas également une triste réalité qui n'est pourtant que rarement abordée avec subtilité. D'emblée, la thématique convoque des nuages de poussière grise, des paysages dévastés et des techniciens caparaçonnés errant dans des cités en ruine. Et pourtant, nous ne trouverons rien de tout cela dans le roman de Laurent Petitmangin. La centrale a explosé, mais l'herbe est verte, sans doute même plus qu'avant, les villages (désertés) sont globalement toujours debout et, pour les survivants accrochés à leur terre (parce que pourquoi mourir ailleurs), la vie continue, entre repas collectifs, matches de foot et chasse à un gibier abondant. Presque des vacances si ce n'est que, ils le savent tous, la mort est au bout, et tous guettent les signes de l'évolution des inéluctables maladies chez leurs voisins comme sur eux-mêmes. Et puis, il y a des couples, qui se défont ou se créent, la vie qui, selon l'expression, trouve toujours un chemin. Remarquable en tous points, cette fresque intime, entre deuil et naissance, suit ce petit groupe de survivants sur quelques mois, et parvient à rendre leurs destins proprement déchirants. On aime et on souffre avec eux tous, on les sait condamnés alors que le monde au-delà de la vallée poursuit sa route, et leur résignation joyeuse n'en est que plus déchirante. Dans un style lumineux, comme un antidote aux ténébres et à la folie qui guettent, Laurent Petitmangin invente la littérature "feel bad"... on ne sourit que très rarement dans ce roman funèbre, mais qu'est ce que c'est beau !

Citation

«Il n'y a jamais, jamais, de zone saine, sauf à l'intérieur des maisons, et encore, je crois qu'on n'a plus trop envie de savoir, on coupe nos engins dès qu'on est chez nous. La vie serait impossible, s'il s'avérait qu'il n'y a nulle part où aller.»

Rédacteur: Jean-François Micard

lundi 04 septembre 2023

partager : Publier dans Facebook ! | |

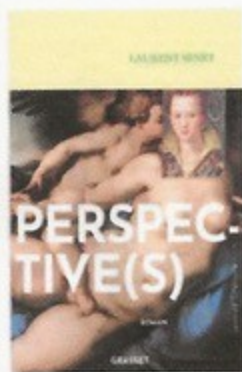
plan du site le projet l'équipe charte à propos régie publicitaire contact

© k-libre 2023



Roman

Lignes de fuite



« C'est la perspective qui permet de voir l'infini, de le comprendre, de le sentir ». Cette phrase, Laurent Binet l'imagine écrite par Michel-Ange à

Giorgio Vasari, chargé par Cosimo 1^{er} de Médicis, duc de Florence, d'enquêter sur l'assassinat du peintre Jacopo Di Pontormo au pied de la fresque sur laquelle l'artiste travaillait depuis onze ans.

Dans ce nouveau roman, le bien nommé « Perspective(s) », nous découvrons la cité de Florence en 1557, en pleine enquête policière, révélée au lecteur grâce aux 176 lettres échangées entre ceux qui, de près ou de loin, sont impliqués dans l'affaire. Autant de perspectives...

Dans la cité des Médicis, se mêlent alors trois univers: le religieux, le politique et l'artistique, dont parfois les intérêts divergent. La situation se complexifie encore avec la découverte d'un tableau retouché où une Vénus dénudée a pris le visage de la fille de Cosimo. Tandis que les couvents florentins bruissent de rumeurs et d'intrigues, qu'à Rome le nouveau Pape critique le travail de Michel Ange pour la chapelle Sixtine, en France, Catherine de Médicis complotte contre Cosimo.

Comme dans tout bon roman policier, l'enquête est prétexte à dévoiler les coulisses, les rivalités, et les questionnements artistiques qui constituent une bonne part de l'effervescence de la société florentine de l'époque. L'auteur s'amuse à nous entraîner sur des fausses pistes jusqu'au coup de théâtre final. Beaucoup de brio pour ce rare exemple de polar épistolaire. ■

« Perspective (s) » de Laurent Binet, Éditions Grasset, août 2023, 288 p., 20, 90 euros.

Roman

Vivre après



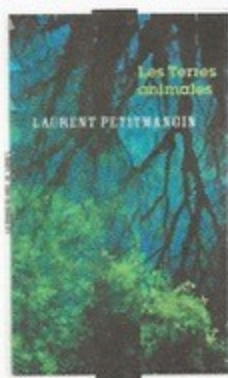
Dans une zone immense, tout un massif, une brassée de personnes a survécu à l'explosion d'une centrale nucléaire. Parmi eux, un petit groupe qu'on devine trentenaire – deux couples, Fred et Sarah, Marc et Lorna et un célibataire, Alessandro – a choisi de demeurer à l'écart dans « Les terres animales », cet espace lourdement contaminé où la nature est empoisonnée.

Le massif est entouré de barrières électrifiées et quadrillé par des drones, quasiment le seul « lien » avec l'extérieur. À quelques kilomètres survivent d'autres groupes avec lesquels le quintet a des contacts épisodiques, au prix du harnachement dans de lourds équipements de protection et de compteurs Geiger affolés. Des petites villes et villages désertés alentour, ils ont ramené des provisions stockées pour des années, ont entrepris un potager et un poulailler, confinés... ont réaménagé leurs habitats avec des sas de décontamination.

Ensemble, ce *Club des cinq* post apocalyptique invente une survie dont ils imaginent la durée restreinte par le contexte mortifère. C'est leur choix que rien n'a fait vaciller. Car nul n'aurait pu faire partir Sarah, dont la fille, Vic, est enterrée tout près. Fred a accepté, pour Sarah, qu'il continue à aimer, même si leur couple s'est délité et que Marc et Sarah ont une liaison. Rien n'est remis en cause, jusqu'à l'annonce de l'arrivée d'un autre être...

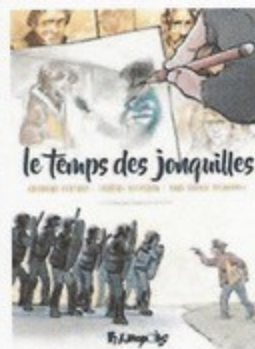
L'écriture, au scalpel, évite le pathos et la dispersion sans être désincarnée. Ce troisième roman confirme ce qui apparaissait dès « Ce qu'il faut de nuit »: Laurent Petitmangin est un auteur qui va à l'essentiel. ■

« Les terres animales » de Laurent Petitmangin, Éditions La Manufacture de livres, août 2023, 224 p., 18,90 euros.



BD

La vie en jaune



« C'est une odyssée sociale de proximité » écrit François Ruffin qui a fort opportunément rédigé la préface de ce « Temps des jonquilles ».

Né de la collaboration d'Amandine Puntous, de Laurent Galandon et d'Anne-Sophie Reinhardt, cet album raconte l'histoire d'une honte. Celle de la jeune Jennifer Géhin, qui a quitté sa Moselle natale pour tenter de percer comme illustratrice à Paris, où elle préfère se faire appeler Jeanne, prétendant qu'elle vient de Nancy où sa mère serait médecin. La réalité est tout autre...

Saisissant l'opportunité d'un reportage qui lui permettrait de travailler dans la presse parisienne, Jennifer se rend dans la région de Morhange, où sa mère travaille comme auxiliaire de vie et où sa sœur ouvrière, élève seule ses trois enfants. Nous sommes fin 2018 et les Gilets jaunes, ici comme ailleurs, occupent les ronds-points, c'est le sujet que le journal a commandé à Jeanne/Jennifer...

À la faveur des rencontres, entraînée par sa sœur au rond-point local, la jeune femme, d'abord méprisante, va retrouver ce monde qu'elle a voulu fuir et qui s'avère bien loin des clichés du discours médiatique majoritaire sur le mouvement. Ici, on réfléchit collectivement, on s'entraide et on demande juste à vivre un peu mieux et à être respecté dans sa dignité.

Avec beaucoup d'humanité et de justesse, les auteurs témoignent de ces vies dédaignées, mais tellement essentielles, minuscules rouages d'une société qui s'effondrerait sans leur labeur. Des vies qui, pour ne plus être invisibles, ont revêtu le gilet couleur jonquille de la colère. ■

« Le temps des jonquilles » d'Amandine Puntous, Laurent Galandon et Anne-Sophie Reinhardt, Éditions Futuropolis, septembre 2023, 120 p., 21 euros.